



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

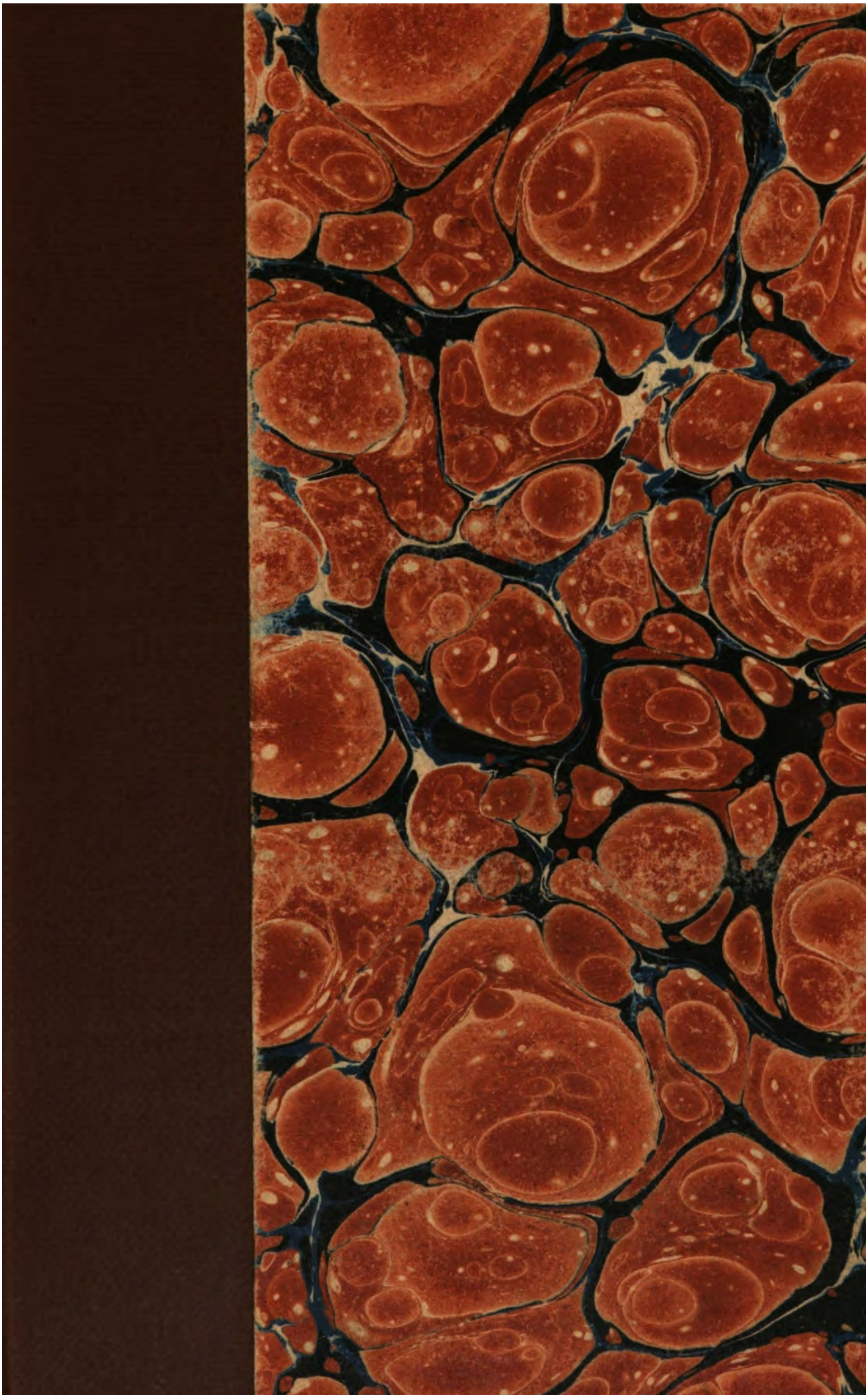
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



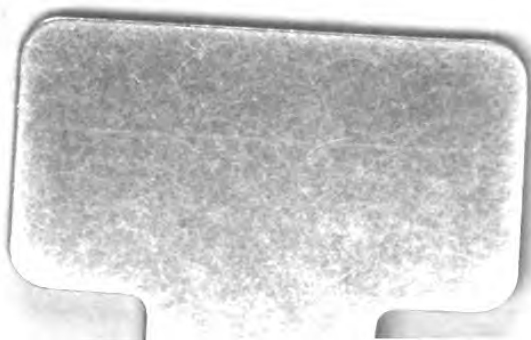
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





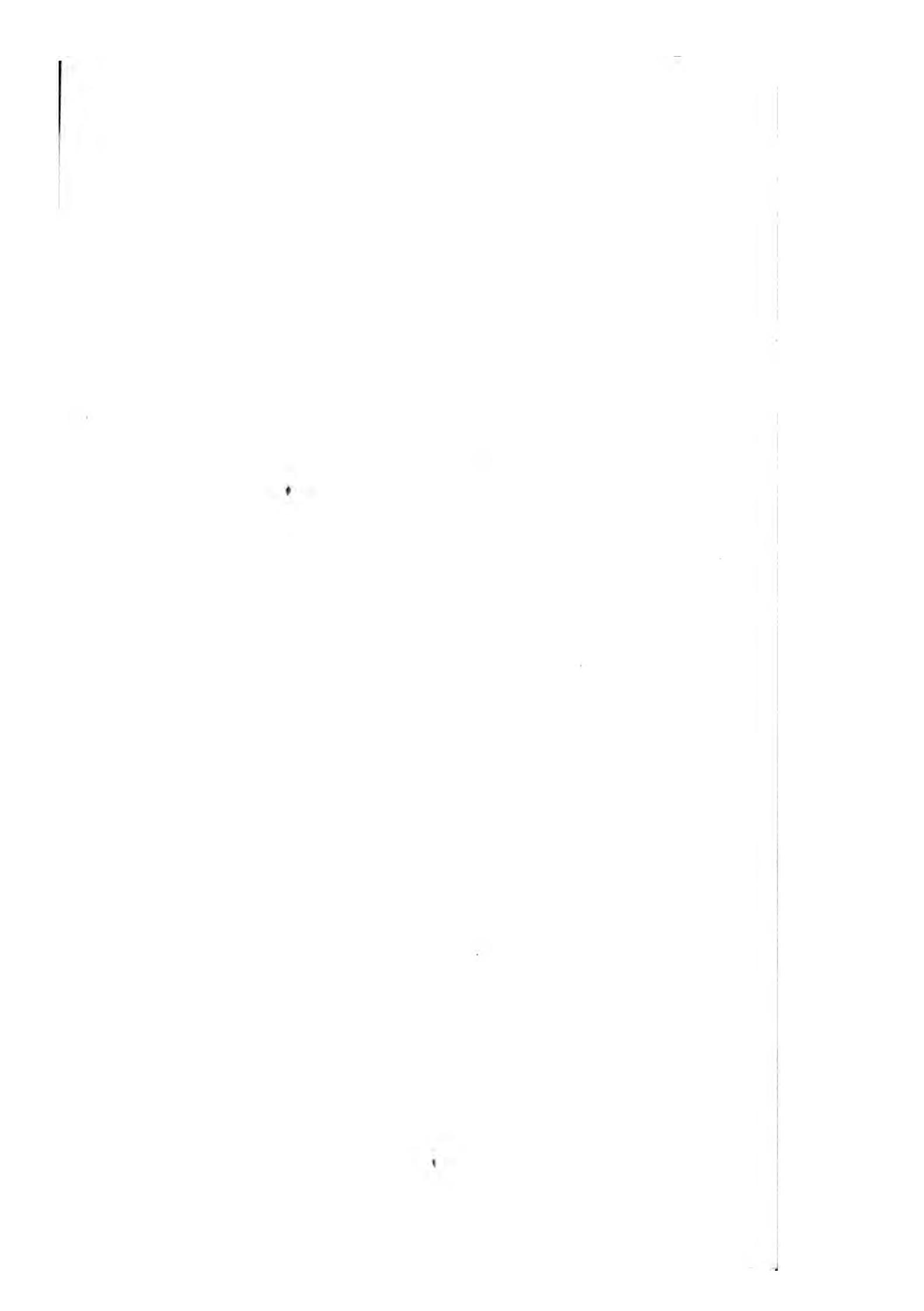
2 b 46

~~209 A. 13~~







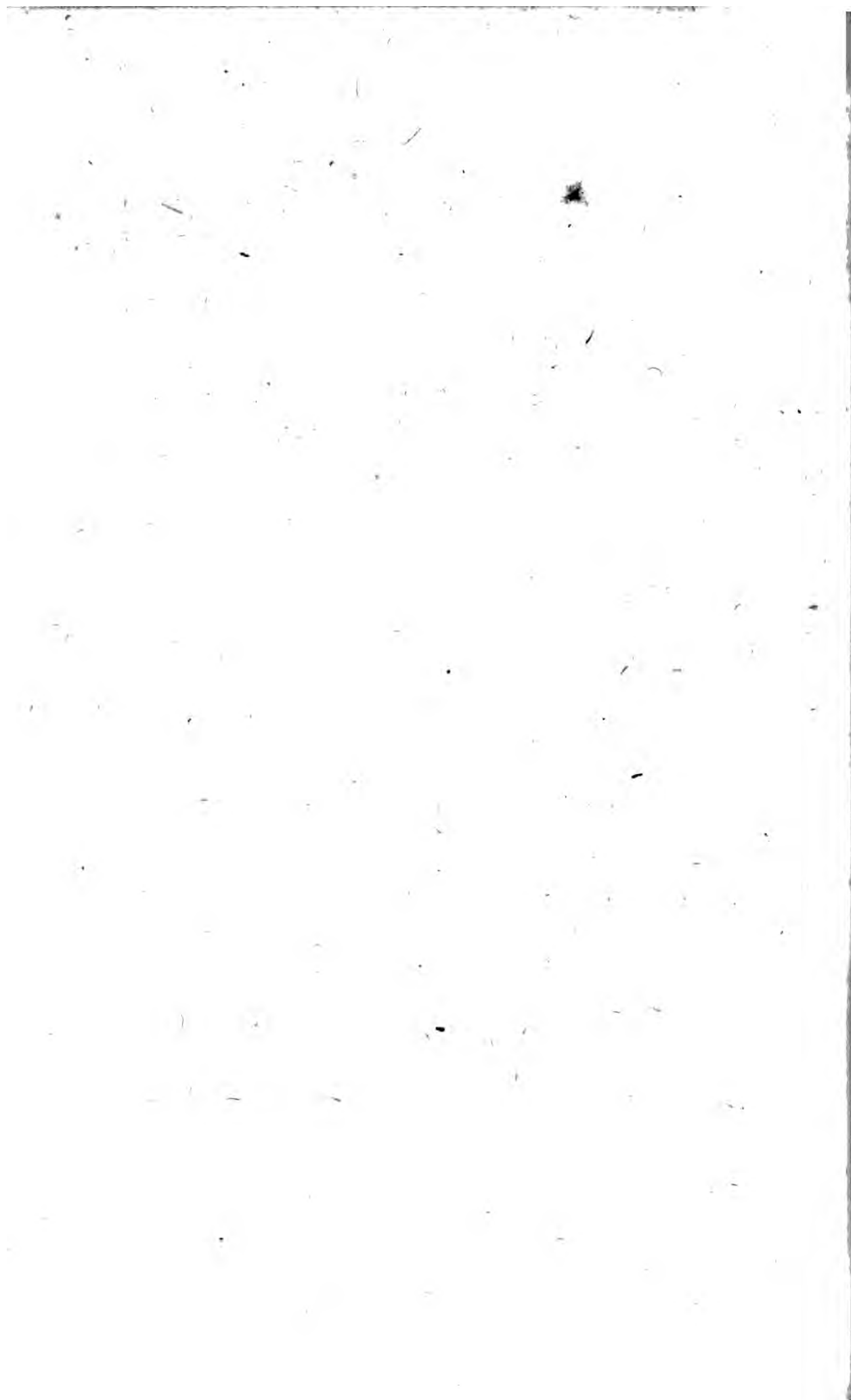






Robt Saywell  
1835





ANACRÉON,  
SAPHO,  
MOSCHUS, BION,  
TYRTHÉE, &c.

Traduits en Vers Français,

*Par M. POINSINET DE SIVRY, de  
la Société Royale des Sciences & Belles  
Lettres de Lorraine.*



A N A N C Y,  
Chez PIERRE ANTOINE, Imprimeur Ordinaire  
du Roi, de l'Hôtel de Ville, &c.

---

AVEC APPROBATION.

1758

OLIVE HILL

OLIVE HILL



OLIVE HILL



# LA VIE D'ANACRÉON.

**A**NACRÉON était de Téos, Ville d'Ionie. Les Anciens ne s'accordent pas sur le nom de son Pere. Les uns l'ont nommé SCYTINUS ou EUMÉLUS, les autres PARTHÉNIUS ou ARISTOCRITE. On ne convient pas non-plus du tems de sa naissance. L'opinion la plus commune est, qu'il vécut sous Policrate, cet heureux Tyran de Samos, qui l'admit à son conseil & le combla de ses faveurs. Hip-



## L A V I E

*parchus, fils de Pisistrate, eût aussi un violent désir de connaître particulièrement Anacréon. Il envoya à ce Poëte un Vaisseau de cinquante Rames pour l'attirer à la Cour d'Athènes. Je n'oserais assurer si cette Ambassade fut plus honorable pour Anacréon que pour Hipparchus. Elle prouve, sans doute, qu'Anacréon fut un grand Poëte, & Hipparchus un grand Prince. Il paraît par plusieurs passages des Anciens, que le mérite du Citoyen de Téos ne se bornait pas à des Poësies galantes. Ce talent suffisait, peut-être, pour l'admettre aux bonnes graces du voluptueux Policrate ; mais on nous dépeint quelquefois Anacréon sous des*

## D'ANACRÉON.

*traits plus avantageux. Le divin Platon lui donne le nom de Sage ; & il faut bien qu'il ait mérité ce titre dans un siècle où il ne se prodiguait pas.*

*Malgré les hautes qualités dont Platon le louë , il est certain qu'Anacréon poussa fort loin l'amour du plaisir , & ses Ouvrages en font foi. Non-content d'un nombre infini de Maîtresses , il eût encore une violente inclination pour les jeunes Gens. Batyle , Cléobule & Mégiste , sont les trois dont il nous a laissé les noms : Mais Batyle est celui qu'il a le plus célébré ; c'est pour lui qu'il avait composé ses Élégies.*

## L A V I E

*Non aliter Samio dicunt arfisse Batyllo*

*Anacreonta Teium*

*Qui persæpe cava testudine FLEVIT amorem*

*Non elaboratum ad pedem.*

HORAT, Od.

Élien nous apprend encore qu'il aimait passionément le jeune Smerdias. Ce beau Samien faisoit les délices de Policrate. Le Tiran devint excessivement jaloux. Il s'apperçut bien-tôt qu'Anacréon, à la faveur de ses beaux Vers, étoit, ou devoit être un Concurrent dangereux. Dans un moment de dépit, pour se venger à la fois de l'un & de l'autre, il fit couper la chevelure de Smerdias. Le Poète, sensible à l'injure, mais retenu par la crainte, composa sur cette matière délicate, des Vers, qui, sans doute, étoient bien

## D'ANACRÉON.

adroïts , puisqu'ils plurent à Policrate ,  
en accusant sa cruauté.

Passons à son goût pour la bonne chère  
& pour le vin ; il est incontestable qu'  
Anacréon aima l'un & l'autre. Mais ,  
doit-on penser qu'un Poëte si gracieux ,  
ait donné dans les excès qu'on lui repro-  
che à ce sujet ? Il est vrai que Simonide  
l'a surnommé Οἰνοβαγῆς , sujet à l'ivresse ,  
& qu'Ovide \* l'accuse du même défaut.  
On trouve même dans Pausanias la des-  
cription d'une Statuë , où Anacréon est  
représenté dans l'état d'un homme yvre.  
Mais tous ces témoignages , que prouvent-

\* Sit tibi Callimachi , sit Coi nota Poëtæ ,

Sit quoque vinosi Theia Musa senis.

Ovid. de Arte amandi , L. III.



## L A V I E

*ils autre chose , sinon qu'Anacréon fut l'Inventeur des Chansons à boire , ou qu'il y réüffit le mieux ? Les Anciens avaient coûtume d'élever des monumens allégoriques à la gloire des grands Artistes. Le premier qui dompta les Chevaux fut représenté sous la forme monstrueuse d'un Centaure. Les âges suivans abusèrent de cette allusion , & prirent un être imaginaire pour un monstre réel.*

*Pour moi , soit prévention , soit délicatesse , je me suis formé d'Anacréon une idée toute riante. Je me le représente comme un Poëte opulent , un Courtisan agréable , un Philosophe voluptueux. Heureux entre tous les Mortels d'avoir scu*

## D'ANACRÉON.

associer la sagesse aux plaisirs. La tendresse & la gayeté étaient le fond de son caractère. Ces deux penchans dont l'assemblage est si rare, l'accompagnèrent jusqu'au tombeau. Les excès dont on l'accuse ne l'empêchèrent pas de vivre jusqu'à l'âge de 85. ans. Les Ouvrages qui nous restent de lui, je veux dire ses Odes, prouvent qu'il conserva jusqu'à la fin tout l'esprit qui l'a rendu célèbre, puisqu'il les composa dans sa vieillesse, dont il parle souvent. On raconte que sur ses derniers jours, il se nourrissait de raisins secs, & qu'un pepin arrêté dans son gosier le suffoqua; en sorte qu'après avoir vécu dans les plaisirs, il fut en-

## LA VIE D'ANACRÉON.

core exempt des horreurs de la mort, qui lui fut, pour ainsi dire, aussi douce qu'inattendue. Ainsi mourut l'un des plus grands & des plus anciens Poètes de la Grèce, cinq cens ans avant l'Ère Chrétienne, dans la soixante & douzième Olympiade. Toute l'antiquité a retenti de ses éloges; sans doute les âges suivans les répéteront encore, & diront avec Horace, en parlant d'Anacréon :

*Non si quid olim lusit Anacreon  
Delevit atas.*

Le tems qui détruit tout a respecté ses jeux.



# ODES D'ANACRÉON.

---

ODE I.

*SUR LA LYRE.*

**J**'ALLAIS chanter les Héros  
Sortis de Thèbe & d'Argos;  
Mais au fils de Cytherée

Ma Lyre était consacrée.

Je la montai l'autre jour,

Et sur un ton moins timide,

Je préludai..... vain détour!

Mes chants célébraient Alcide;



Ma Lyre chantait l'Amour.  
En vain la gloire m'inspire ;  
Héros , adieu pour toujours ,  
Qu'attendez-vous d'une Lyre  
Consacrée aux seuls Amours ?



## O D E

## SUR LES FEMMES. II.

**L**A force soutien des travaux,  
En partage échet aux Taureaux;  
Au Lion la fureur, au Coursier la vitesse,  
Au Poisson l'azyle des eaux;  
L'Homme, dit-on, eût la sagesse.  
Femmes, vous restiez à pourvoir:  
Que vous donner? Nature épuisa son savoir,  
Et vous laissa de bien plus fortes armes;  
Deux pouvoirs réunis, nos desirs & vos charmes.



## O D E

## SUR LUI-MÊME.

**E**Nyvré d'un charmant délire,  
Sur ce lit de myrthes jonché;  
Je veux nonchalamment couché,  
Boire, aimer, folatrer & rire.  
Amour, enfant tendre & badin!  
Viens la chevelure tressée,  
Et l'écharpe en nœud retroussée,  
Me verser de ce jus divin.  
Les ris ne feront plus d'usage  
Dans le séjour du Monument.  
La vie hélas! n'est qu'un moment;  
Ce char qui fuit, en est l'image.  
A quoi bon ces dons superflus,  
Dont on prétend charger ma tombe?  
Amis, quand je ne serai plus,  
Qu'aurai-je besoin d'Hécatombe?

Cependant, couronnés de fleurs,  
Goûtons ces parfums enchanteurs.  
Et toi qui m'as fait voir Sylvie,  
Amour, conduis-la sur ces bords !  
Je veux avant de voir les Morts,  
Jouir des plaisirs de la vie.



## O D EXLI.

*L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.*

**A** Mour seul en un Bosquet,  
 Vit une Rose vermeille :  
 Une Abeille y reposait,  
 Il ne vit point cette Abeille.  
 Il y touche; elle s'éveille;  
 Pouffe son dard; & soudain  
 Le punit de son larcin.  
 Cupidon se désespère,  
 Et court en pleurs à sa Mere  
 Lui raconter ses malheurs :  
 „ Je suis perdu; je me meurs!  
 „ D'un petit Serpent qui vole,  
 „ La piquure me désole;  
 „ Je succombe à mes douleurs.  
 Vénus ainsi le console :  
 „ Mon Fils, si de tels regrets  
 „ Sont l'effet d'une piquure;  
 „ Quels maux penses-tu qu'endure  
 „ Un cœur percé de tes traits?

## O D E

## LE DÉFI D'AMOUR.

**A**Imons, puisqu'il faut aimer.  
Amour voulait m'enflâmer;  
Mais, ô fatale imprudence!  
Je méprisai sa puissance.  
Pour me soumettre à ses loix,  
Ce Dieu voyant mon audace,  
L'autre jour prit son carquois.  
Moi, sans craindre sa menace,  
Je m'armai d'une cuirasse;  
Je pris dards & bouclier.  
En cet équipage altier,  
Je m'avance; Amour s'irrite,  
Faible Enfant contre un Guerrier;  
Il tire; & je prends la fuite.  
A m'échapper j'étais prêt  
Lorsqu'en sa fureur extrême,

Dans mon cœur au lieu de trait,  
Ce Dieu se lança lui-même.  
Soudain il le pénétra:  
Tel qu'une brûlante flâme  
Amour passa dans mon ame;  
Hélas! qui l'en chassera?  
La défense est inutile:  
Adieu bouclier & dards.  
Qu'est-il besoin de remparts?  
Le Vainqueur est dans la Ville.



## O D E

*LA COLOMBE ET LES PASSANS.*

## LES PASSANS.

**D**'Où viens-tu Colombe aimable ?  
Sous quel Ciel , & dans quels Champs  
Naît le parfum agréable  
Qu'au loin ainsi tu répands ?  
Qui t'amene en cet azyle ?

## LA COLOMBE :

Anacréon, chers Passans,  
M'envoye à son cher Batylle.  
Pour un bel Hymne, dit-on,  
La Déesse de Cythère  
M'accorda ( faveur légère )  
A ce tendre Anacréon.  
Je suis donc sa Messagère ;  
Et de sa part en ce jour,  
Je porte un billet d'amour.



Sa promesse en vain l'engage  
A me mettre en liberté.  
J'aime trop mon esclavage;  
Il a trop de volupté.  
Irai-je sur les montagnes,  
Gémir avec mes compagnes;  
Sur les arbres me percher;  
Ou dans les plaines chercher  
Je ne sçai quel grain sauvage?  
Qu'un bien plus heureux destin  
Fait aujourd'hui mon partage!  
Anacréon d'une main,  
Me présente de son pain;  
De l'autre m'offrant son verre,  
Même vin nous désaltère.  
Yvre de ce jus divin,  
Aux mêmes feux mon cœur s'ouvre:  
Vers lui je vole, & soudain  
De mes aîles je le couvre.

Si le sommeil me surprend,  
Je m'établis sur sa Lyre;  
Et m'endors tranquillement  
Aux accords qu'elle soupire.

Mais adieu, je me retire.

Le jour tombe; il m'avertit  
Qu'enfin j'en pourrais trop dire;  
Et j'en ai déjà trop dit.



## O D E XI.

## SUR L'EMPLOI DU TEMS.

**J'**Entends dire à routes ces Belles :

„ Anacréon , te voilà vieux !

„ Sur ce miroir jette les yeux ;

„ Vois combien de pertes cruelles.

„ Qu'as-tu fait de ces beaux cheveux,

„ L'honneur de ce front gracieux ?

Quant à moi , s'il m'en reste encore ;

C'est ce qu'en bonne foi j'ignore.

Mais auffi je n'ignore pas

Ce grand point de Philosophie :

„ Que plus on est près du trépas,

„ Plus il faut jouir de la vie.



## O D E

## SUR LES RICHESSES.

**A**UX richesses de Crésus  
Je ne porte point envie ;  
Ces trésors sont superflus.

Eh ! qu'ajoute, ma Sylvie,  
L'or au bonheur de la vie ?  
Quand le riant Dieu Bacchus,  
Près de toi, dans une fête,  
De fleurs couronne ma tête,  
Qu'ai-je à désirer de plus ?  
Insensé qui s'embarasse,  
D'un avenir incertain.

Saisissons l'instant qui passe ;  
Qui sçait s'il vivra demain ?  
Vous à qui la Parque encore  
Daigne filer de beaux-jours,  
Consacrez-les aux Amours ;  
Trop tôt l'heure, qu'on ignore,  
En viendra troubler le cours.

## O D E

## LA FUI TE I N U T I L E .

**E**N songe, au Dieu de Cythère  
Par une course légère

J'avais tenté d'échapper.

Déjà presque mort de crainte,

D'une tige d'Hyacinthe

Il se mit à me frapper.

Je franchis donc hors d'haleine

Devant lui bois & torrent ;

Lorsqu'enfin dans une plaine

Je fus blessé d'un Serpent.

Ah ! mon ame dans l'instant

Sur mes lèvres se retire. . . .

Mais au moment que j'expire

( Voyez qu'Amour est méchant ! )

Sur mon front battant de l'aîle ,

Ah ! dit-il , d'un air content ,

Ah ! tu veux m'être rebelle ?

## O D E

## SUR UNE HYRONDELLE.

**D** Is-moi, petite Hyronnelle,  
Dis-moi par quel châtement  
Doit te punir un Amant?  
Dois-je te couper une aîle;  
Où t'arracher de fureur  
Cette langue criminelle,  
Comme à ta sœur Philoméle  
Fit un cruel Ravisseur?  
Pourquoi viens-tu dès l'Aurore  
Troubler un songe si doux?  
Pourquoi par tes chants jaloux  
Me ravir ce que j'adore?



## O D E

## SUR LUI-MESME.

**D**Ans les Bois errant sans cesse,  
De ses cris perçant les Cieux,  
Sur les pas d'une Déesse  
Atys devint furieux.  
De la source prophétique  
Qui coule au pied de Claros,  
On sçait la vertu magique;  
A quiconque boit ses eaux  
La fureur se communique.  
Pour moi, plein du doux poison  
De l'amour & de l'ivresse,  
Je veux perdre la raison  
Dans les bras de ma Maîtresse.



## O D E

## LA GUERRE D'AMOUR.

**Q**U'un autre chante Éthéocle  
Et la guerre des Thébains ;  
Ou de l'Ami de Patrocle  
Qu'il célèbre les destins.  
Moi je chante mes défaites.  
Eh ! comment jamais compter  
Les blessures qu'on m'a faites ?  
Mais qui donc m'a pu dompter ?  
Car ce ne sont ni Phalanges,  
Ni Centaures, ni Vaisseaux,  
D'ennemis bien plus étranges  
J'ai soutenu les assauts :  
Ce sont les yeux de cent Belles,  
Dont les malignes prunelles  
S'arment contre mon repos.



## O D E

## SUR UNE COUPE D'ARGENT.

**T**Oi qui dans l'Art de Phidias  
 Remportas plus d'une couronne,  
 Prends ton ciseau; qu'il me façonne,  
 Non les attributs de Pallas;  
 Je fuis l'image des combats.  
 Qu'une Coupe large & profonde  
 Sous ta main se forme au plutôt;  
 Qu'en Vases mon Buffet abonde;  
 C'est une Coupe qu'il me faut.  
 Garde-toi d'y graver les Hôtes  
 De la Céleste Région;  
 Eh! qu'ai-je affaire du Boûtes,  
 De la Balance & d'Orion?  
 Trace à l'entour de cette Coupe  
 Les Amours & le Dieu du Vin.  
 Que pour mieux embellir ce Groupe,  
 Batylle s'unisse à leur troupe,  
 Et foule avec eux le Raisin.

O D E  
SUR BACCHUS.

**L**es soins respectent l'empire  
Du puissant Dieu des Buveurs.  
Quand j'ai goûté ses douceurs,  
Je ne songe plus qu'à rire,  
Aux ris, aux plaisirs, aux jeux  
Je veux consacrer mes veilles ;  
Et danser même avec eux,  
Au bruit charmant des bouteilles.



## O D E

## LES SOUHAITS.

**D**E la fille de Tantale  
 La Fable a fait un Rocher,  
 De l'Amante de Céphale  
 Le Mari devint cigale;  
 Moi je voudrais me cacher  
 Sous quelque forme amoureuse,  
 Que n'est-il en mon pouvoir  
 D'être cette glace heureuse,  
 Où vous aimez à vous voir?  
 Cette Lyre harmonieuse,  
 Qui vous plaît par ses accords;  
 Cette onde voluptueuse,  
 Qui baigne votre beau corps;  
 Ou cette robe envieuse,  
 Qui couvre tant de trésors?

Ruban, je releverais  
Votre écharpe ou votre tresse ;  
Écharpe, je presserais  
Votre gorge enchanteresse.  
Perle, je vous ornerais  
Fleur, je naîtrais sur vos traces,  
Cothurne, au moins je ferais  
Foulé par le pied des Graces.



## O D E

## SUR UN VASE.

**O** Toi dont l'art ingénieux  
Fut toujours prodigue en merveilles !  
Commence un Vase précieux.  
Peins-y le Printems glacieux,  
Couronné de roses vermeilles.  
Et de Cérès, & de Comus,  
Peins les abondantes prémices ;  
Mais rejette les sacrifices  
Du Tanais, & de l'Indus.  
Trace sous de rians portiques  
Les jeux d'Hymen & de Vénus ;  
Du bon Sylène, & de Bacchus,  
Dépeins les mystères antiques.  
Charge les vignes de raisins,  
Orne de roses les Bergères,  
Fais danser les Graces légères  
Parmi les Plaisirs enfantins.  
Joins-y les mœurs du premier âge,  
Joins-y l'éclat du plus beau jour ;  
Qu'Appollon lui-même, ou l'Amour  
S'empresse à couronner l'ouvrage.

## O D E

## SUR LA CIGALE.

**Q**ue ton fort, petite Cigale,  
Me paraît rempli de douceurs !  
Pour toi l'Amante de Céphale  
Répand dès l'aube matinale,  
Le tendre tribut de ses pleurs.  
Alors tes chants font bien comprendre  
Que riche sans ambition,  
Par-tout où ton œil peut s'étendre,  
S'étend ta domination.  
Toujours le Laboureur paisible  
Est satisfait lorsqu'il t'entend.  
Jamais tu ne lui fus nuisible,  
Jamais nul piège ne t'attend.  
Et quoi ? de tous tant que nous sommes  
Ne dois-tu pas être l'amour ?  
C'est toi qui du Printems aux hommes

Daigne annocer l'heureux retour.  
Les Muses quand tu vins à naître,  
Te virent d'un œil bienfaisant;  
De Cybèle tu reçus l'être,  
Et d'Apollon le don du chant.  
Ce n'est pas ton seul avantage.  
Exempte des rigueurs de l'âge,  
Ton sort n'a rien que de charmant.  
Pour toi la boîte de Pandore  
N'eût point de maux contagieux;  
Dis-moi, que s'en faut-il encore  
Que tu ne sois semblable aux Dieux?





## O D E

## S U R L' O R.

**S**I l'Or prolongeait nos ans,  
J'en amasserais sans cesse.  
Quand la Mort viendrait céans,  
„ Prends tout, dirais-je, & me laisse.  
Mais que sert le plus grand bien ?  
L'Or au trépas ne peut rien.  
Si la Parque est intraitable,  
Et la mort inévitable,  
Qu'ai-je besoin de tant d'Or ?  
Le plaisir qu'on goûte à table  
Près d'une Maîtresse aimable,  
N'est-il pas le vrai trésor ?



## O D E

*SUR UNE NOUVELLE MAITRESSE.*

**J**E fuyais l'Enfant dangereux ,  
Dans un songe où j'avais des aîles ;  
Et cependant en dépit d'elles ,  
Il m'atteignit , quoique boiteux .  
Est-ce bon ou mauvais présage ?  
Pour moi , voici ce que j'en crois :  
Toûjours moins tendre que volage ,  
J'ai changé mille & mille fois ;  
Mais aujourd'hui mon cœur s'engage ,  
Pour ne plus faire d'autre choix .



## O D E

*LE PORTRAIT DE SA MAITRESSE.*

**A**ccours, Peintre ingénieux,  
Dont Rhode aujourd'hui se vante !  
Peintre habile , offre à mes yeux  
Mon Amarillis absente !  
Peins ses traits tels qu'ils sont ;  
Ou tels qu'étaient ceux d'Helene !  
Peins l'yvoire de son front ,  
Et ses longs cheveux d'ébène !  
Que l'arc de ses beaux sourcils  
Avec grace se sépare ;  
Et que par un fond de lys ,  
L'intervale se répare.

Mais comment peindre ses yeux ?  
Peins-y tout l'éclat des Cieux.  
Des ombres de sa paupière  
Fais sortir cette lumière ;

Ce feu, cet azur divin.

Tel son regard doit se rendre :

Minerve l'a moins serein ,

Et Cyprine l'a moins tendre.

Que du mélange parfait

De l'incarnat de la Rose,

Et de la blancheur du lait,

Son nez charmant se compose.

Que d'une aimable rougeur

Brille l'une & l'autre joue ;

Que la naïve pudeur

Les envie ou les avouë.

D'une plus vive couleur,

Peins cette bouche riante,

Persuasive , brûlante ;

Et si l'Art peut tout oser ,

Oses plus : qu'un charme tendre

Du desir de la baiser

Même au plaisir de l'entendre.

Qu'à l'entour de son menton,  
Les graces viennent se rendre  
Auprès du Dieu Cupidon.

Que sa gorge dont l'image  
Suffit pour me rendre heureux,  
Par un divorce amoureux  
Se soutienne & se partage.

Que la pourpre unie à l'or,  
Étincèle sur sa robe;  
Et semble ajouter encor  
Aux appas qu'elle dérobe.

Mais quels traits & quels accens!  
O de l'Art effort suprême!  
Amarillis, c'est vous-même  
Que je vois, & que j'entends.



## O D E XXIX.

## LE PORTRAIT DE BATYLLE.

**A**Rtiste rival des Dieux,  
Écoute parler ma Lyre;  
Et représente à mes yeux  
Ce qu'elle va te prescrire.  
Peins Batylle aux longs cheveux  
Flottans au gré du zéphire.  
Courbe sous un front de lys  
Les ombres de ses sourcils.  
Mais quelle grace divine,  
Et quel feu dans ses regards!  
Emprunte ceux de Cyprine,  
Emprunte aussi ceux de Mars.  
Confonds-en la double empreinte;  
Et tempérant leur pouvoir,  
Si l'un inspire la crainte,  
Que l'autre invite à l'espoir.

Que son doux menton s'ombrage  
D'un duvet à peine en fleur.  
Que de rose & de pudeur  
Se colore son visage.

O ! quels traits, quelles couleurs  
Peindront ses lèvres vermeilles ?  
Peins l'art de ravir les cœurs  
Et d'enchanter les oreilles,

Que tout en lui soit parlant ;  
Et que de l'objet que j'aime  
Le Portrait soit éloquent,  
Jusqu'en son silence même.

Que son cou plus blanc qu'un lys,  
Du Favori de Cypris  
Fasse oublier la mémoire.

Peins le contour gracieux,  
Et l'effor voluptueux  
De ses deux cuisses d'ivoire,

Au-dessus, en traits de feu



Ose exprimer d'autres charmes :  
Peins l'Amour, peins-y les armes  
Et le carquois de ce Dieu. . . . .

Mais quelle injustice extrême !  
Peintre avare, ingrat pinceau !  
La moitié de ce que j'aime  
Fuit derrière le Tableau.

Ah ! poursuis Artiste habile ;  
Et n'importe sous quel nom,  
Forme Apollon de Batylle,  
Ou Batylle d'Apollon.



## O D E

## SUR UNE CAVALE.

**J**Eune Cavale de Thrace,  
Qu'enorgueillit ta beauté!  
Ton œil respire l'audace,  
Et ta fuite la fierté.

Bien-tôt cette main habile,  
Te fera sentir le frein;  
Bien-tôt cette même main,  
Rendra ta fougue docile.

Combien les regards surpris,  
Admireront ton adresse,  
Quand des courses de la Grèce  
Tu remporteras le prix!

Jusques-là, tu peux encore  
Sur ce rivage enchanté,  
Fouler les présens de Flore,  
Et bondir en liberté.

## O D E.

## SUR L'AMOUR MOUILLÉ,

*Traduite par LA FONTAINE.*

**J'**Étais couché mollement,  
Et contre mon ordinaire  
Je dormais tranquillement,  
Quand un enfant s'en vint faire  
A ma porte quelque bruit.  
Il pleuvait fort cette nuit.  
Le vent, le froid & l'orage  
Contre l'enfant fesaient rage.  
Ouvrez, dit-il, je suis nû.  
Moi, charitable & bon homme,  
J'ouvre au pauvre morfondu,  
Et m'enquiers comme il se nomme.  
Je te le dirai tantôt,  
Repartit-il, car il faut  
Qu'auparavant je m'essuye.

J'allume aussi-tôt du feu.  
Lui, regarde si la pluye  
N'a point gâté quelque peu  
Un Arc, dont je me méfie,  
Je m'approche toutefois  
Et de l'enfant prends les doigts,  
Les réchauffe, & dans moi-même  
Je dis: pourquoi craindre tant?  
Que peut-il? c'est un enfant.  
Ma coïardise est extrême  
D'avoir eu le moindre effroi;  
Que serait-ce si chez moi  
J'avais reçu Polyphême?  
L'Enfant d'un air enjouié  
Ayant un peu secoüé  
Les pièces de son armure,  
Et sa blonde chevelure,  
Prend un trait, un trait vainqueur,  
Qu'il me lance au fond du cœur.

Voilà, dit-il, pour ta peine.  
Souviens-toi bien de Climene,  
Et de l'Amour; c'est mon nom.  
Ah! je vous connais, lui dis-je,  
Ingrat & cruel Garçon!  
Faut-il que qui vous oblige  
Soit traité de la façon.  
L'Amour fit une gambade,  
Et le petit Scélérat  
Me dit : pauvre Camarade,  
Mon arc est en bon état,  
Mais ton cœur est bien malade.



## O D E

## A U N E M A I T R E S S E.

**H** Ates-toi de remplir mon verre  
Du nectar divin de Bacchus.  
Au feu consumant qui m'altère  
Phillis, je ne résiste plus.  
Tout mon sang s'échauffe & bouillonne,  
Viens rafraîchir mon front brûlant.  
Mon amour sèche en un instant  
Les fleurs dont ta main me couronne.  
O Phillis! quelle étrange ardeur!  
Comment ces feux que tu fais naître,  
Au dehors peuvent-ils paraître?  
Ils sont tout entiers dans mon cœur.



## O D E

## A B A T Y L L E.

**B** Atylle, viens sous ces vergers,  
Te reposer à leur ombrage;  
Tandis que les zéphirs légers  
Vont se jouer dans leur feuillage.  
Vois serpenter ces deux ruisseaux,  
Entre les fleurs & la verdure.  
Leur onde roule à petits flots;  
Et par un éloquent murmure,  
Invite aux douceurs du repos.  
Lieu de paix! séjour sans allarmes,  
Ah! dans cet azyle enchanté,  
Sommeil, qui peut être arrêté,  
Sans s'abandonner à tes charmes?





## O D E

## S U R L E P L A I S I R .

Jouïssons; le reste est chimère.

Le cours de nos ans va finir;

Le passé ne peut revenir;

Le présent ne se fait guère;

Et tout se perd dans l'avenir.

Soins cuisans que l'erreur fit naître,

Fuyez, ne troublez point mes jours;

Je veux mourir sans vous connaître;

Entre Bacchus & les Amours.



## O D E

## S U R B A C C H U S.

**Q**Uand je soumets à Bacchus,  
Ma raison & ma tendresse,  
Il ne me ressouvient plus  
De soupirs ni de tristesse.  
Rien n'altère plus mon sort.  
Connaissions-nous, je vous prie,  
D'autre bonheur que la vie,  
D'autre malheur que la mort?  
D'être heureux, mieux qu'Aristipe,  
J'ai trouvé le vrai moyen:  
Je m'endors le verre en main.  
Quel chagrin ne se dissipe  
Par le sommeil, ou le vin?



## O D E

## SUR BACCHUS.

**A**i-je bû ? toute ma joye,  
Sans crainte alors se déploie.  
Alors les sœurs d'Apollon  
M'enlèvent dans leur Vallon.  
Les soins , ni l'inquiétude  
N'approchent plus de mon cœur ;  
Sans embarras, sans étude,  
Je me livre à mon erreur.  
Ai-je bû ? Bacchus me venge  
Des chagrins que j'ai soufferts ;  
Il m'élève au haut des airs,  
Et m'enyvre du mélange  
De mille parfums divers.  
Ai-je bû ? je me couronne  
Des plus agréables fleurs ;  
Je ris, je chante, & m'étonne

Si quelqu'un verse des pleurs.  
Ai-je bû? l'Amour lui-même,  
Est moins tendre que mon cœur ;  
Dans les bras de ce que j'aime  
Je trouve le vrai bonheur.  
Yvresse digne d'envie !  
Je ne suis content du Sort ,  
Qu'à l'instant où je m'oublie ;  
Car plus je prends sur la vie ,  
Plus je dérobe à la Mort.



## O D E

## SUR UNE ORGIE GALANTE:

**R**oses qui parez nos têtes,  
Que vos parfums sont charmans !  
Dans ces agréables fêtes,  
Qu'Amour fera de conquêtes !  
Ce *Linus* aux doigts brillans,  
Sur sa Lyre fait éclore  
Les accords les plus touchants ;  
Et sa voix plus tendre encore,  
Y mêle de plus doux chants ;  
La riante *Cytherée* ,  
Amour lui-même , & *Bacchus* ,  
Sous cette tente sacrée ,  
Viennent s'unir à *Comus* ;  
Ce Dieu de la bonne-chère ,  
Ce Dieu fils du bon *Plutus* ,  
Et ressource nécessaire  
D'un âge , qui n'en a plus !

## O D E

*L'AMOUR CAPTIF DES MUSES,*

**D**U volage Dieu d'Amour,  
Les Muses cherchaient les traces ;  
La plus jeune, l'autre jour,  
Le surprit dans un détour.  
Aussi-tôt aux pieds des Graces,  
Fut enchaîné ce Mutin.  
Vénus, triste & vagabonde,  
Va sa rançon à la main,  
Et le cherche, mais en vain,  
Au Ciel, sur Terre & sur l'Onde.  
De sa Prison enchanté,  
Au nœud charmant qui l'engage,  
Par son choix même arrêté,  
Il trouve son esclavage  
Plus doux que la liberté.

## O D E

## D É L I R E   B A C C H I Q U E .

**A**U nom du Dieu de la treille,  
Abrégez votre leçon;  
Je veux laisser ma raison  
Au fond de cette bouteille.  
Je sçai qu'Oreste en fureur,  
Perça le flanc de sa Mere;  
Qu'Alcméon fut en horreur  
Par sa rage meurtriére.  
Pour moi, je n'ai nul dessein,  
De fouïller ainsi ma main;  
Amis, je ne veux qu'un verre,  
Pour vous déclarer la guerre.  
Je prétends que ce flacon,  
A la ronde me revienne;  
Et vous mettre à la raison,  
Ou perdre avec vous la mienne.



## O D E

## TRANSPORT D'YVRESSE.

**B** Atylle, remplis mon verre.  
Verse encore de nouveau.  
Quoi ! rien ne me défaltère !  
Ah ! tempérons avec l'eau,  
Cette liqueur meurtriére.  
Car je vois bien qu'en ce jour,  
Pour assurer sa puissance,  
Bacchus est d'intelligence  
Avec le perfide Amour.



## O D E

*SUR LE NOMBRE DE SES AMOURS.*

**C**ompte les feuilles des Forêts,  
Compte tous les fruits de la Terre;  
Et tu pourras sçavoir après,  
Combien d'Amours m'ont fait la guerre.  
Athènes t'en fournira cent,  
Argos, soixante sans contrainte,  
Sparte, quarante seulement;  
Mais comptons-en mille à Corinthe,  
Corinthe ce charmant séjour,  
Où les Graces tiennent leur cour!  
Dans Lesbos, Rhode, l'Ionie,  
Et la Colchide, & la Syrie,  
Comptons-les encor par milliers.  
Déjà la surprise t'arrête?  
Joins-y des Bataillons entiers  
Et de Canope, & de la Crète.

C'est-là que le fils de Cypris,  
Aime à célébrer ses mystères,  
C'est-là que ses perfides freres,  
Contre moi s'étaient réunis.  
Dieux! quel nuage d'ennemis!  
Mais de leur incroyable nombre,  
Je ne te trace ici que l'ombre.  
Traverse l'espace des Mers;  
Cherche m'en sous un autre Pôle,  
Par-delà les bords du Pactole,  
Par-delà même l'Univers.



## O D E

## SUR LE MÊME SUJET.

**P**Rocné, compagne fidelle  
des Zéphirs & du Printems!  
Ta tendresse tous les ans,  
Dans nos Climats te rappelle.  
Ton art y construit des nids ;  
Et si-tôt que la froidure,  
Bannit Flore & la Verdure,  
Tu retournes à Memphis.  
Mais mon cœur qu'Amour habite,  
A ce prix n'en est pas quitte.  
Vénus y fait tous les jours  
Éclorre un essain d'Amours.  
Cette nombreuse famille,  
Sans cesse croît & fourmille.  
L'un d'aîles va se vêtir ;  
Celui-ci chante & sautille ;

Cet autre ouvre sa coquille ;  
Celui-là vient d'en sortir.  
Les aînés , comme plus sages ,  
Ont soin des nouveaux venus.  
Les petits , vieux devenus ,  
Prendront soin des autres âges.  
Si quelqu'imprévû secours,  
Au plutôt ne me délivre  
De cet étrange concours ;  
Hélas ! le moyen de vivre ,  
Assiégré de tant d'Amours !



## O D E

*Sur un Tableau représentant Europe.*

C E Taureau qui précipite  
Sa course au sein d'Amphitrite,  
Est le Dieu qu'un tendre effor,  
Excitait à la poursuite  
De la fille d'Agenor,  
Europe fondant en larmes,  
Fait paraître mille allarmes,  
Incertaine de son sort.  
Insultant à l'autre rive,  
Bien-tôt Jupiter arrive  
Avec sa conquête au port.  
Quel autre que ce Dieu même,  
Pour jouir de ce qu'il aime,  
Eut tenté ce noble effort?

## O D E

*SUR LA VIEILLESSE.*

**N**E dédaignez pas Cloris,  
Ce front blanc, ces cheveux gris;  
Car le Dieu de la tendresse,  
Est Ami de la Vieillesse.  
Tréve, tréve, à vos mépris:  
Eh! par quel caprice étrange  
Rejetez-vous le mélange  
De la Rose avec le Lys?





## O D E

## SUR LA FÉLICITÉ.

Q Ue m'importent les maximes,  
Que débite ce Rhéteur?

Jamais ces traités sublimes,

Ont-ils conduit au bonheur?

O vous qui prêchez sans cesse

Sur ce ton triste & fâcheux!

Enseignez nous l'art heureux

De séduire une Maîtresse;

Et montrez-nous la sagesse,

Parmi les ris & les jeux.

Bûvons, Amis, le tems presse;

Bacchus va combler nos vœux.

L'ombre s'accroît, le jour tombe:

Prévenons dans les plaisirs

Le trépas, qui sous la tombe,

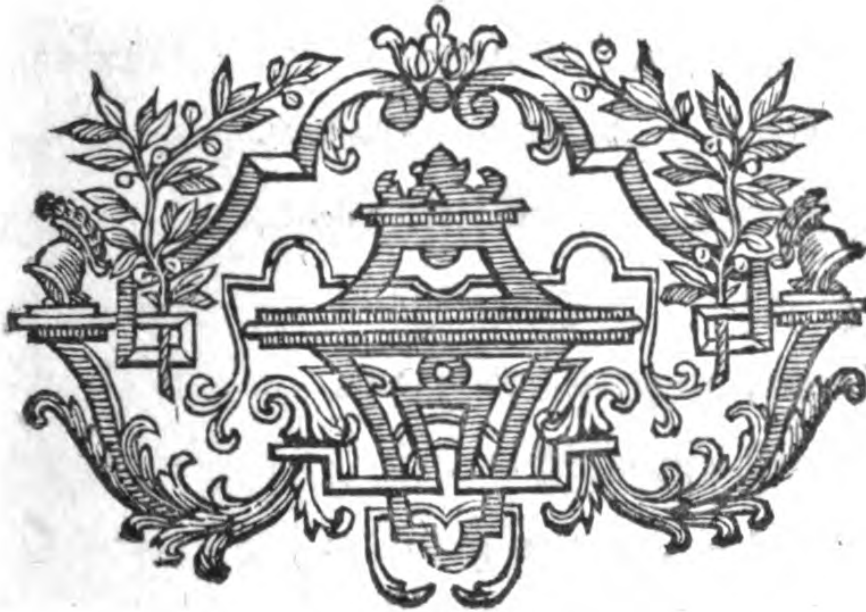
Enfermera nos desirs.

## O D E

## SUR LE PRINTEMPS.

**L**E Printems est de retour.  
Déjà sur des lits de roses,  
Mille Graces sont écloses ;  
Tendre ouvrage de l'Amour !  
Sur ce paisible rivage,  
Le calme enchaîne l'orage.  
Les Plongeurs entre deux eaux,  
Forment mille jeux nouveaux.  
Le retour de l'Hirondelle,  
Et les chants de Philomele,  
Annoncent des jours plus beaux :  
Une lumière plus pure,  
Dévoilant à nos regards,  
Le tableau de la nature,  
Purge la vapeur obscure  
Des infidèles brouillards.

Voyez briller nos campagnes  
Des riches dons de Cérès.  
Nos Vignes sur ces montagnes,  
Au loin étendent leurs sèps.  
L'abondance se rencontre  
Sous mille attributs flatteurs ;  
Et par-tout, le fruit se montre  
Sous l'apparence des fleurs.



## O D E

## S U R L A R O S E.

**Q**ue la Rose de Cythère,  
S'unisse aux dons de Bacchus;  
Brillez, Rose printanière,  
Chère aux Ris, chère à Vénus.

La Rose est le tendre ouvrage  
De l'Aurore & du Printems;  
La Rose reçoit l'hommage,  
Des autres fleurs de nos champs.

L'Hymen en seme les traces  
De la jeune Volupté;  
L'Amour en pare les Graces,  
Et le sein de la Beauté.

Bacchus! ornes-en ma tête;  
Et je vais, plein de tes feux;  
Je vais danser à la fête  
Que te consacrent les Jeux.

## O D E

## S U R S O N A G E.

**J**E suis âgé; mais je n'ai point vieilli.  
Voyez mes yeux, la jeunesse y respire.  
Je danse encore aux accords de la Lyre;  
Et de Bacchus je suis le Favori.

Traits & carquois ne m'accompagnent guère.  
Loin des combats; l'appareil en est vain:  
Et quoiqu'encor je sois propre à la guerre,  
Je ne la fais que le verre à la main.

Qui mieux que moi boit sans reprendre haleine?  
Qui plus que moi renfermé de desirs?  
Mes jours heureux sont tissus de plaisirs.  
Si je suis vieux; c'est donc comme Silène.



## O D E

SUR LE MÊME SUJET.

**Q**ue d'attraits suivent la vieillesse,  
Quand sur les pas de la jeunesse  
Elle s'abandonne au plaisir!  
La saison même du bel âge  
N'a pas de plus doux avantage.  
Est-ce être vieux que de jouir?



## O D E

## SUR UN SONGE.

**D**Ans une débauche agréable,  
Cédant aux douceurs du repos,

Yvre des plaisirs de la table,

La Nuit me versait ses pavots.

Une rendre & douce chimère,

Vient alors flatter mes esprits;

Soudain je me trouve à Cythère,

Parmi les Plaisirs & les Ris.

Sans songer à mes cheveux gris,

Je poursuivais de près Glycère;

J'avais atteint Lisé & Cloris.

En vain mes Rivaux en arrière,

M'accablent d'injustes mépris;

Je touche au bout de la carrière,

Dont cent baisers furent le prix.



## O D E

## S U R L' A M O U R.

**L'**Indifférence est importune;  
On risque tout avec l'Amour.

Aimer sans espoir de retour,  
C'est le comble de l'infortune.  
Que sert aux Amans le sçavoir,  
Les talents, l'esprit, la naissance?  
Et la noblesse, & l'éloquence,  
A Cythère ont peu de pouvoir.  
L'or seul, l'or seul s'y fait valoir.  
Maudit celui dont l'imprudence  
Trouva ce métal dangereux!  
Or fatal, source des querelles,  
Des haines, des complots affreux,  
De l'indifférence des Belles,  
Et de tant d'Amours malheureux!

## O D E

*HYMNE A BACCHUS.*

» **C**Hantons le Dieu du raisin,  
» **C**enyvrons-nous à sa gloire.  
Par le charme de son vin  
Il dissipe l'humeur noire.  
Il veut qu'un Thyrsé à la main,  
Et des roses sur leurs têtes,  
Vénus & l'Enfant malin,  
Viennent danser à ses fêtes.  
Les Plaisirs & la Gayeté,  
En tous lieux suivent ses traces ;  
Toujours sur les pas des Graces,  
Il conduit la Volupté.  
Cher Batylle, dans ta coupe,  
Fait mousser son jus divin ;  
Des soucis la sombre troupe,  
Loin de toi fuira soudain.

Livrons-nous à ce délire.

Quelle erreur a plus d'attraits!

Quel fruit crois-tu qu'on retire

Des soupirs & des regrets?

\*\*\* Que nous sert la prévoyance?

Notre course doit finir;

C'est l'unique connaissance

Que l'on ait de l'Avenir.

Folatrons auprès des Belles;

Suivons l'attrait des Plaisirs;

Formons des nouveaux desirs,

Formons des chaînes nouvelles.

Prenne qui veut du chagrin;

Pour nous, ne songeons qu'à boire;

» Chantons le Dieu du raisin,

» Enyvrons-nous à sa gloire.



## O D E

## S U R   S E S   G O U T S .

J'Aime les danses de Bacchus ;  
J'aime à célébrer ses mystères ;  
J'aime encore mieux ceux de Vénus.  
Près d'elle les Jeux assidus,  
S'unissent aux Graces légères  
Avec les Plaisirs ingénus.  
Loin de moi , serpens de l'Envie,  
Et vous traits de la Calomnie !  
Je fuis la guerre & les débats.  
Bacchus défend que les querelles,  
Portent les haines criminelles  
Au sein des plaisirs délicats.  
Ce sont les seuls dont je fais cas :  
C'est le tendre Amour qui m'inspire.  
Ce Dieu régne par vous , Thémire !  
\* Il est sans cesse sur vos pas,  
Dans vos yeux, dans votre sourire,  
Et sur les touches de ma Lyre,  
Quand elle chante vos appas.

\* Il manquait quelque chose à cette Ode , & j'ai tâché d'y suppléer.

## O D E X.

## SUR UN AMOUR DE CIRE.

**Q**uelqu'un s'offrait à me vendre  
Un Amour de Phydias;  
Sourire fin, regard tendre;  
Il avait tous les appas.

Je le contemple ; & j'admire,  
Que l'art d'un simple Mortel,  
M'offre dans un Dieu de cire,  
L'Amour même au naturel.

Je prends ma bourse, & j'en tire  
De quoi payer ce trésor.

Le Maître avec un sourire,  
Dit : „ vous placez mal votre or.

„ Il me tardait, sur mon ame,  
„ D'éloigner de ma maison,  
„ Ce Traitre au regard fripon;  
„ Tout ce qu'il touche, il l'enflamme.

» Tant mieux, dis-je, en l'emportant ;  
» J'ai fait une bonne affaire ;  
» Je vous rends graces d'autant ,  
» Et ma joye en est sincère.

O! toi méchant petit Dieu,  
Souviens-toi qu'il faut que j'aime ;  
Si mon cœur n'est tout en feu,  
Je te brûlerai toi-même.



## O D E

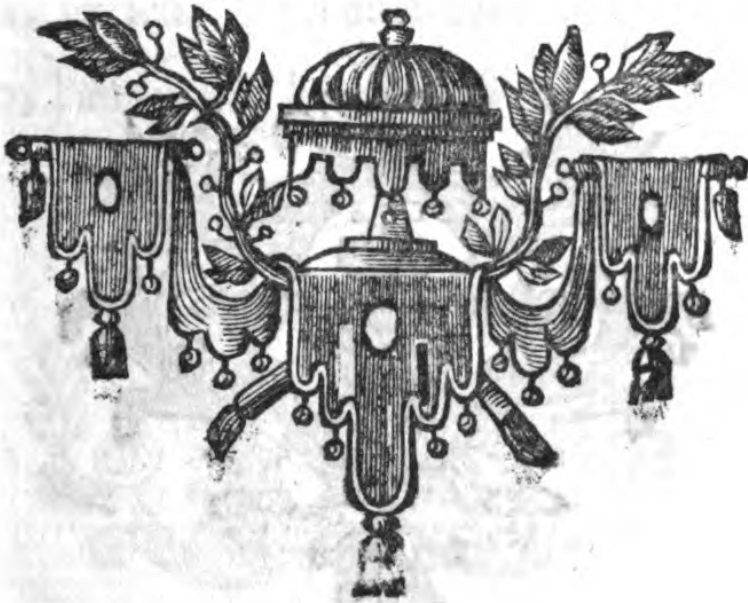
## LES FORGES DE LEMNOS.

**D**Ans Lemnos, Vénus à Vulcain,  
Pour son fils commandait des armes.  
L'Espérance au regard serein,  
Reçoit chaque trait; & foudain  
Les trempe en un miel plein de charmes.  
Mais l'Amour qui s'affligerait  
De laisser un bien sans allarmes,  
Les plonge au Vase du Regret.  
Mars rempli d'une fière audace,  
Revenait des champs de la Thrace:  
Il entre; il voit avec dédain  
Ce grand travail, qu'il nomme vain.  
„ D'une arme frivole & légère,  
„ Et quoi? que prétendez-vous faire?

» Prends ce trait-ci pour en juger ,  
Dit l'Amour outré de colère,  
» Tu me diras s'il est léger.

Mars en éprouva le danger ;  
Prit le trait ; vit Vénus sourire ;  
Confus , interdit , il soupire.

» Reprends , dit-il , il est trop lourd !  
» Tu t'y feras , répond l'Amour.





## O D E

*CONTRE UN CONVIVE FACHEUX.*

**F**uyons, Amis, ce Buveur haïssable,  
Qui nous parle toujours de guerre & de combats;  
Faisons près d'un objet aimable,  
Un mélange rempli d'appas,  
Des plaisirs de l'amour & de ceux de la table.



## O D E

## S U R S E S P O E S I E S.

**P**Rête-moi la Lyre d'Homère,  
Mufe, avec moi viens la toucher.

Mais prenons foïn d'en retrancher

La corde à chanter la colére.

J'embrasse de plus doux objets :

La gayeté, la tendre innocence,

Les ris, les jeux, l'aimable danſe ;

Le vin, l'amour & leurs attraits.



## O D E

## F R A G M E N T.

**T**Es regards, cher objet ! portent pat-tout la  
flamme ;

Mais ton cœur inflexible est plus dur qu'un rocher :  
Et quand de mille feux tu consumes mon ame,  
Tu sembles craindre, hélas ! de te laisser toucher.

Quel danger te poursuit ? qui te rend, jeune  
Oenone,

Pareille au Faon léger qui tremble au moindre bruit,  
Si sa mere aux forêts, tardive, l'abandonne  
Durant la sombre horreur d'une orageuse nuit ?



## O D E

## TABLEAU BACCHIQUE.

**O** Toi, Peintre sans Rivaux!  
Flatte l'erreur qui m'entraîne :

Peints moi de rians côteaux ;

Peins-y Bacchus & Sylène,

Ornés de pampres nouveaux ;

Et leur troupe hors d'haleine,

Fesant retentir la plaine

De leurs doubles chalumeaux.



## HYMNE A DIANE

*Pour les habitans d'Ephése & de Magnesie.*

**P**uissante fille de Latone,  
 O toi dont les traits foudroyants,  
 Des vastes antres de Dodone  
 Font fuir les hôtes rugissants!

Descends de la voûte azurée;  
 Contemple Ephése & ses malheurs;  
 De sa tristesse & de ses pleurs,  
 Termine la triste durée.

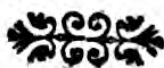
Repousse les dangers pressans,  
 De la Cité qui te révere;  
 Jamais nul Peuple sur la terre,  
 Ne t'a prodigué plus d'encens.



## O D E

## SUR LA FÊTE DE BACCHUS.

**L**E Dieu charmant que la jeunesse  
Implore au milieu des plaisirs ;  
Bacchus, Pere de l'allégresse,  
Bacchus vient combler nos désirs ;  
Déjà l'on dépouille la treille  
De ce Nectar délicieux,  
Dont la liqueur douce & vermeille,  
Réjouit le cœur & les yeux.  
Nous allons par cette Ambrosie,  
Reprendre une nouvelle vie ;  
Et l'ame exempte de chagrins,  
Nous pourrons attendre sans peine,  
Qu'un autre Automne nous ramene  
L'aimable fête des raisins.



## O D E

*VÉNUS SORTANT DE L'ONDE.*

**Q**uelle main riche & sçavante,  
Fit sur ce Disque charmant,

Mouvoir l'humide élément ?

Que cette image est vivante !

Artiste rival des Dieux,

En Tableaux ingénieux

Que ton adresse est féconde !

C'est Vénus sortant de l'Onde,

Qui se présente à mes yeux ;

Oüi, c'est vous, ame du monde !

Riche de sa nudité,

Sans défauts, elle est sans robe.

Mais hélas ! que de beauté

L'Onde encore nous dérobe !

Vénus sur le sein des eaux,

Qui la voit éclore à peine,

D'une main pressant les flots,  
Vogue & surnage incertaine.  
Tel honneur des champs fleuris,  
Et l'amour de la verdure,  
Sur la violette obscure,  
S'éleve le jeune lys.  
Les Amours, troupe invincible,  
Armés de traits inhumains,  
Montent sur le dos paisible,  
De mille monstres marins.  
Trop heureux Tritons, qu'attire  
Ce spectacle merveilleux !  
Vénus contemple vos jeux ;  
Et par un tendre sourire,  
Semble applaudir à vos vœux.





## O D E

## SUR LE VIN NOUVEAU.

**L**A troupe du bon Sylène,  
Porte au Pressoir le raisin.

Déjà cette cuve est pleine;

Des trésors du Dieu du Vin.

La Vieillesse frénétique

Qu'échauffe ce jus divin,

Entonne un hymne Bacchique

Sur un champêtre refrain;

Et bannissant la prudence,

Veut malgré l'hyver des ans,

Parmi les jeux & la danse,

Agiter ses cheveux blancs.

Mais suivons sous ce feuillage

Cet Amant audacieux;

Il a d'un œil curieux,

Surpris Thémire à l'ombrage,

Dormant loin des autres yeux.  
Il la presse, il la réveille,  
Elle fait quelques façons;  
Amour lui dit à l'oreille,  
De se rendre, pour raisons.  
En vain la Nymphe s'offense,  
Qu'y gagnera-t-elle? Rien.  
Le Dieu rusé fait si bien,  
Qu'il la réduit au silence.  
Thémire dit au retour:  
» A quoi sert la résistance,  
» Quand Bacchus avec l'Amour,  
» S'arment contre l'innocence?



## O D E

## TRANSPORT BACCHIQUE.

**A** Mis, versez du vin, secondez mon délire;  
Mais éloignez d'ici les transports furieux,  
Qu'une sombre vapeur inspire.

Laiſſons aux Scythes odieux,  
En ſanglantant les dons du plus charmant des Dieux,  
Pour nous, chantons ſans ceſſe, & ne ſongeons  
qu'à rire.



## O D E

*Sur l'emploi de sa Vieillesse.*

**L** Es glaçons de la vieillesse,  
Me causent peu de soucis;  
Sur les pas de la jeunesse,  
Moi-même je rajeunis;  
J'aime à danser avec elle,  
Je me plais à tous ses jeux;  
D'une couronne nouvelle,  
J'aime à ceindre mes cheveux.  
Fuyez, Vieillesse cruelle!  
Je vais boire; & je prétends  
Qu'ainsi de mes premiers ans,  
L'Aurore se renouvelle.  
De mon âge dans le vin  
Je veux noyer la mémoire.  
Tant qu'un Vieillard aime à boire,  
Peut-on plaindre son destin?

## O D E

## SUR UN RENDEZ-VOUS.

**Q**ue de zéphirs amoureux,  
Folattrent dans ces prairies!  
Mille Graces, mille Jeux,  
Foulent leurs routes fleuries.  
Les heureux dons de Bacchus  
Sont suspendus sous ces treilles.  
Que ces beaux fruits sont accrûs!  
Que ces grappes sont vermeilles!.....  
Mais cédez objets ingrats,  
Peu dignes de ma surprise.  
Celle qui vient sur mes pas,  
Réunit tous vos appas;  
C'est l'aimable Cydalife.



## O D E

## S U R B A C C H U S.

**C**Hagrins, fuyez tous; quand je boi,  
Le plaisir est ma seule étude,  
Et Crésus est moins grand que moi.  
Qu'ai-je affaire d'inquiétude?  
Je n'ai besoin que de chanter.  
Couronné des présents de Flore,  
Qu'aurais-je à regretter encore?  
Quel autre bien peut me tenter?  
De Bellonne aux plaines de Thrace,  
Osez, Guerriers, suivre la trace;  
Moi, je suis celle de Bacchus.  
Enyvrons-nous donc à sa gloire;  
Car il vaut bien mieux n'être plus,  
Que d'être trop long-tems sans boire.



## O D E

## S U R L U I - M É M E .

**M** On front couvert de cheveux blancs,  
Reçoit chaque jour quelque outrage ;  
Et les graces de mon printems,  
Ont fait place aux rides de l'âge.  
Je n'ai plus long-tems à jouir ;  
Ce cruel penser me chagrine ,  
Et je crois déjà voir s'ouvrir  
Le noir séjour de Proserpine.  
Funeste azyle des regrets,  
Sombre empire de la tristesse,  
Où tous les Mortels vont sans cesse,  
Et d'où l'on ne revient jamais !

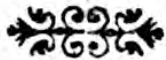


## O D E

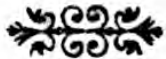
## HYMNE A LA ROSE.

Célébrons l'honneur des champs.  
Rose, c'est toi qui m'inspire.

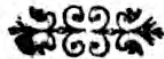
Rose, fille du Printems,  
Je te consacre ma Lyre.



Tu présides aux beaux jours ;  
Tes trésors parent les Graces.  
Tes parfums suivent les traces  
De la Mere des Amours.



Des Nymphes de nos fontaines,  
La Rose fait les plaisirs.  
La Rose embaume nos plaines  
Et l'haleine des zéphirs.



Les filles de Memnosine  
Ont pris soin de l'embellir.  
On se plaît à la cueillir,  
Sans songer à son épine.



On respire un air charmant ,  
Quand sa feuille se déchire ;  
Et le son que l'on en tire  
Est l'oracle d'un Amant.



La Rose fait les délices,  
Des banquets chers à Bacchus,  
On l'employe aux sacrifices  
De l'Hymen & de Vénus.



Souvent sa beauté l'expose  
A l'injure du larcin ;  
Aurore a les droits de Rose,  
Et Vénus en a le teint.

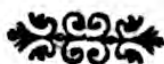


Si la rapide vieillesse,  
Fanne aisément son éclat ;  
Encore après sa jeunesse,  
Elle enchante l'odorat.

Mais chantons son origine :  
Non loin des tems du Cahos,  
On vit paraître Cyprine  
Sur le vaste sein des flots.



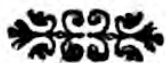
Alors, o Roi du Tonnerre !  
La Rose, trésor nouveau,  
Sortit du sein de la terre,  
Et Pallas de ton cerveau.



Du milieu de ses épines,  
La Rose reine des champs,  
S'éleva sur les ruines  
Des autres fleurs du Printems.



Pour elle, les Dieux osèrent  
Préférer la Terre aux Cieux ;  
Et les Graces l'arrosèrent  
D'un nectar délicieux.



---

 ODE ÉPITHALAME

*De Stratocle & de Myrrile.*

**V**Énus dans Cythère adoree!  
 Amour, Vainqueur des autres Dieux!  
 Hymen dont la chaîne est factée,  
 Venez tous vous rendre en ces lieux,  
 Amour, Hymen, & Cythérée!  
 Jeune Mortel, ouvre les yeux,  
 Contemple ta belle Maîtresse;  
 Quitte un repos injurieux,  
 Le sommeil nuit à la tendresse.  
 Favori d'Amour & de Mars,  
 Entens Myrrille qui t'appelle;  
 Myrrille s'offre à tes regards  
 Statocle, tu la vois; c'est - elle.  
 Déjà les Plaisirs enchanteurs,  
 Sur son chemin battent des aîles;  
 Et répètent ces sons flatteurs:  
 „ La Rose est la Reine des fleurs,  
 „ Myrrile est la Reine des Belles.

## ÉPITAPHE

## D'UN VOYAGEUR.

**I**Nfortuné Cléonoride,  
Quand vous touchiez déjà le port;  
Jouët d'un élément perfide,  
Vous avez rencontré la mort.  
Daus la tendre fleur du bel âge,  
Que c'est un rigoureux moment!  
Mais brave-t-on impunément  
Les vents, la fortune & l'orage!



---

 INSCRIPTION

*Sur un Chef-d'œuvre de Sculpture.*

**C**iel ! que vois-je ? de l'Art est-ce un prodige ?  
Non.

Cette belle Genisse autrefois animée,  
Par miracle en métal aujourd'hui transformée,  
Est l'ouvrage des Dieux, & non-pas de Myron.

---

## INSCRIPTION

*SUR LE MÊME SUJET.*

**B**erger, mene tes troupeaux,  
Paître sur d'autres côtaux ;  
De crainte qu'on ne t'accuse  
De vouloir dans le vallon,  
Attirer par quelque ruse,  
La Genisse de Myron.

ÉPITAPHE

## ÉPITAPHE

*De Timocrite, Capitaine Grec.*

**T**imocrite, est-ce vous qu'enferme cette  
tombe?

Eh! quoi? le lâche échappe, & le brave succombe!

## ÉPITAPHE

*D'Agathon, Capitaine Grec.*

**L**e vaillant Agathon est mort sur ces murailles;  
Tout Abdère en pleurant a vû ses funérailles;

Celui qui nous sauvait n'a pû s'en préserver!

O Mars, de quels exploits viens-tu de te priver!



---

 F R A G M E N T .

**T**U régnes, rendre Amour, sur tout ce qui respire.

La Terre est ta conquête, & le Ciel ton Empire.

---

## A U T R E F R A G M E N T .

**D**Éja l'affreux Hyver annonce ses rigueurs,  
 Déja de l'Océan les vents troublent l'Empire.

Les Aquillons fougueux ont exilé zéphire,  
 Le Ciel est sans azur, & la Terre sans fleurs.



## O D E

*D'un ancien Poète, sur Anacréon.*

**A**NACRÉON dans un songe,  
Certaine nuit m'apparut.  
Ce n'était point un mensonge ;  
Car mon cœur le reconnut.

Les plaisirs suivaient ses traces ;  
Bacchus lui versait du Vin ;  
L'Amour lui-même & les Graces,  
Le conduisaient par la main.

La Vieillesse chancelante  
Ne retardait point ses pas,  
De la Jeunesse brillante,  
Il avait tous les appas.

„ Cette couronne te tente ;  
„ Prens, dit-il, je t'en fais don.  
Elle était fraîche & galante ;  
Elle était d'Anacréon.



Tel qu'un riche diadème,  
Je la mis sur mes cheveux;  
Mais hélas! au moment même,  
Je brûlai de mille feux.

*Fin des Poësies d'Anacréon.*



2

**POESIES**  
**DE SAPHO**  
**DE**  
**MYTILENE.**

*Si mihi difficilis formam natura negavit,  
Ingenio forma damna rependo mea.  
Sum brevis; at nomen quod terras impleat omnes  
Est mihi.*

**OYID, Heroid.**



# LA VIE DE SAPHO.

**S**APHO était de Mytilene, Capitale de Lesbos. Sa Mere s'appellait CLÉIS ; & quoiqu'on nomme différemment son Pere , la plus commune opinion est , qu'il s'appellait SCAMANDRONYME. Elle eût trois frères , LARICHUS , EURIGIUS & CHARAXUS. Elle célébra le premier dans ses Vers, mais elle y maltraita CHARAXUS. Celui-ci s'est rendu célèbre par sa passion éperdue pour une Courtisane nommée RHODOPE , qui fit bâtir une des Pyramides d'Égypte aux

## LA VIE

*frais de ses Amants. SAPHO n'était pas belle, s'il en faut croire les Anciens. Sa taille était médiocre. Elle avait le teint brun, & les yeux extrêmement vifs & brillants. Elle épousa CERCOLA, l'un des plus riches Habitans de l'Isle d'Andros, dont elle eût une fille qui se nomma CLÉÏS du nom de son Ayeule. Après la mort de CERCOLA, quoique fort jeune, elle renonça au mariage, mais non-pas au plaisir. Elle s'y abandonna sans scrupule, & elle aima de toutes les manières. On compte au nombre de ses tendres Amies les plus belles personnes de la Grèce, THELESYLE, AMYTHONE, ATTYHS, ANACTORIE, CYDNO, MÉGARE, PYRRINE, AN-*

## DE SAPHO.

DROMÈDE, MNAÏS, CYRENE,  
Éc. Mais il semble qu'elle n'ait aimé  
personne avec plus de violence que le  
jeune PHAON, le plus beau des Lesbiens.  
Elle lui écrivit en Sicile, où il s'était re-  
tiré pour ne la plus voir. C'est de cette  
Lettre qu'OVIDE a tiré ce qu'il y a de  
plus touchant dans la quinzième des  
HÉROÏDES, qui a pour titre SAPHO  
à PHAON, & qui est en effet plus pas-  
sionnée que les autres. Voyant que ses  
Lettres étaient inutiles, elle les suivit  
bien-tôt. Mais ni ses pleurs, ni ses prié-  
res, ni son esprit, ni son amour, ni ses  
Vers admirables ne purent lui rendre le  
cœur du volage PHAON. Réduite au dé-

## L A V I E

Sepoir, elle recourut au seul remède qui restait à un mal que l'absence & le tems n'avaient pû soulager. On croyait alors en Grèce que les Amants malheureux & sans espérance, ne pouvaient guérir qu'en se précipitant dans la mer du haut du Promontoire de Leucade en Acarnanie. L'infortuné SAPHO tenta cette dernière ressource, & trouva ainsi dans la mort la fin qu'elle cherchait à ses tourments; digne, sans doute, d'une meilleure destinée & d'un Amant moins infidèle.

Quelques Anciens nous ont conservé une fiction de SAPHO, dont l'idée toute riante respire les graces & la délicatesse qui caractérisent ses écrits. PHAON y est



DE SAPHO.

représenté conduisant une barque. VÉNUS arrive. Elle ne se fait point connaître & prenant un ton modeste, elle demande à passer l'eau sans payer. PHAON, sur sa bonne mine, s'empresse à la recevoir, & la transporte sur l'autre rive. Mais il reçut de VÉNUS une récompense bien au dessus du salaire qu'il aurait pû exiger d'elle : car cette Déesse lui fit présent d'un Vase d'Albatre, rempli d'une essence divine, dont PHAON se fut à peine parfumé, qu'il devint le plus beau des Mortels. Ce qui excita une grande jalousie parmi toutes les femmes de Lesbos ; toutes voulant à la fois le posséder.

SAPHO vécut du tems de STÉSICORE &



## LA VIE DE SAPHO.

d'ALCÉE, environ 600. ans avant l'Ère Chrétienne. Elle fit trois Éleves fameuses: ANAGORE de Milet, GONGIRE de Colophon, & EUNICE de Salamine. Elle avait composé neuf Livres d'Odes, des Élégies, des Épigrammes, des Vers iambes, des Épithalames, & beaucoup d'autres Poësies. La barbarie & l'ignorance n'ont laissé parvenir jusqu'à nous qu'une très-faible partie de ses œuvres. Elle inventa deux sortes de Vers, le Saphique & l'Éolique: l'Archet selon quelques Auteurs; un Instrument de Musique nommé Pectis, & une sorte d'Harmonie. On lui donna le nom de dixième Muse, & les Mytileniens firent graver son image sur leur monnaie.



# H Y M N E

## A V É N U S.



Edoutable Vénus, qui dans Cypre adorée,

Te plais à tromper les Mortels!

Quitte Paphos & tes Autels;

Et viens calmer le trouble où mon ame est livrée.

O Déesse! ô Vénus! tu sçais combien de fois  
Tu daignas de ton Trône accourir à ma voix.  
Un jour, à mes regards, traversant l'Empirée,  
Tes rapides oiseaux plus prompts que les zéphirs,  
Descendirent ton char de la voûte azurée;  
Tu voulus même alors, aimable Cytherée,  
Interroger ma peine, & flatter mes désirs.

„ Sapho, Me disais-tu, d'une bouche riante,

„ Ma Sapho , quelle injure irrite tes douleurs ?

„ De quelque jeune ingrat veux-tu nouvelle Amante ;

„ Captiver les ardeurs ?

„ Va , qui fuyoit tes pas , bien-tôt suivra leur trace ;

„ Qui rejetta tes dons , viendra t'en accabler ;

„ Et cherchant dans tes yeux , ou sa perte , ou sa grace .

„ Ton superbe ennemi devant toi va trembler .

Déesse ! il en est tems ; accomplis ta promesse .

Prens pitié des tourmens que tu me vois souffrir ,

Venge-moi du trait qui me blesse ;

Et que l'ingrat que j'aime apprenne à s'attendrir !



## O D E

*A une Lesbienne, traduite par Despreaux.*

**H**Eureux qui près de toi, pour toi seule soupire,  
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,  
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !  
Les Dieux dans son bonheur pourraient-ils l'égaler ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme,  
Courir par tout mon corps si-tôt que je te vois ;  
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,  
Je ne sçaurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vûë,  
Je n'entens plus, je tombe en de douces langueurs ;  
Et pâle, sans haleine, interdite, éperduë,  
Un frisson me saisit, je tombe, je me meurs !



---

*Fragment d'une Ode à une Lesbienne.*

**A** Mour, à tes transports je veux livrer mon  
ame.

Autrefois mon Atthys eût pour moi des rigueurs ;  
Androméde autrefois m'avait ravi la flamme,  
Mais Atthys aujourd'hui couronne mes ardeurs ;  
Amour, à tes transports je veux livrer mon ame.

---

*Autre fragment.*

**M**A Mere, pardonnez à mon trouble confus.  
Je poursuis un travail que vos loix me com-  
mandent ;

Mais d'autres loix me le défendent.

O Vénus ! .... ô Cydno ! .... je ne me connais plus !



## FRAGMENT

## D'UNE ODE A LA ROSE.

**P**Rés fleuris, si les Dieux vous donnaient une  
Reine,

Ils choisiraient la Rose entre toutes les fleurs.

La Rose de Vénus respire les faveurs,

La Rose est l'œil des champs & l'amour de nos plaines.

Elle efface l'éclat des plus vives couleurs,

Et des tendres zéphirs embaûme les haleines.





## ÉPITRE A PHAON.

ÉLÉGIE, TIRÉE D'OVIDE.

**E**H! quoi, n'est-il pas tems que ta surprise  
cesse?

Phaon! méconnais-tu la main de ta Maîtresse?

Ah! sans chercher le nom de celle qui t'écrit,

Rappelle-toi qui t'aime, & qui ton cœur trahit.

Ne me demande point pourquoi quittant la Lyre,

La funèbre Élégie est le Dieu qui m'inspire.

J'ai voulu te fléchir par de tristes accents;

S'il est vrai que Phaon soit sensible à mes chants!

O comment t'exprimer l'ardeur qui me dévore?

Par ton absence hélas! je la sens croître encore.

Non, le Vésuve en feu, ni l'Ethna ton séjour,

N'offrent point d'incendie égal à mon amour.

C'est en vain que Mnais, Thélesyle, Cyrene,

Accourent près de moi pour soulager ma peine;

Je cherche quels attraits m'avaient plu dans Cydno;

Atthys même est sans charme aux regards de Sapho :  
Trop faciles beautés dont abusâ ma flamme ,  
Faut-il donc qu'un ingrat vous rēplace en mon ame ?  
Trompeur ! Eh ! qu'oï ! le Ciel t'a-t-il fait si charmant ,  
Pour feindre sans amour les transports d'un Amant ?  
O prestige des yeux ! ô bouche peu sincère !  
Parle ; es-tu quelque Dieu déguisé pour me plaire ?  
Apollon ou Bacchus sous ce front gracieux ,  
Pour troubler mon repos ont-ils quitté les Cieux ?  
Mais de ce même amour que ta fierté condamne ,  
L'un brûla pour Daphné , l'autre pour Ariane.  
Quel art les illustre ? Qui connut à Claros  
La fille de Peñée , ou celle de Minos ?  
Mais moi ; quand sous mes doigts je fais parler  
    ma Lyre ,  
Phébus même est jaloux des accords qu'il m'inspire ,  
Alcée en qui Lesbos voit un autre Apollon ,  
Près de son nom fameux a vû placer mon nom :  
Ce talent si vanté dont m'orna la nature ,



De mes faibles attraits répare assez l'injure ;  
Et si ma taille échappe à de vulgaires yeux ;  
Mon art remplit le Monde & m'ap proche des Dieux.  
Je suis brune ; & ta vûë en peut être blessée ;  
Cependant Androméde a sçu plaire à Persée.  
Mais quoi ! le nieras-tu ? j'eus pour toi des attraits.  
Tes yeux me trouvaient belle alors que je chantais.  
Rappelle-toi ces chants . . . ô souvenir trop tendre !  
ces chants que tes baisers me forçaient de suspendre.  
Dieux ! combien dans mes bras tu te disais heureux !  
Combien rapidement se succédaient nos vœux !  
As-tu donc oublié ce bonheur , cette yvresse ,  
Ces sermens de s'aimer , de s'adorer sans cesse ,  
Et ces transports brûlans qu'irritaient nos desirs ,  
Et ces tendres langueurs qui suivaient nos plaisirs ;  
Syracuse à tes feux offre un champ plus fertile !  
Ah ! que fais-je à Lesbos ? que ne suis-je en Sicile !  
Jeunesse que l'Hybla renferme dans son sein ,  
Renvoyez ce transfuge à son premier lieu.

Belles, n'écoutez point ces paroles traîtresses ;  
Le parjure, autrefois, m'avait fait ces promesses.

Et toi, Divinité, qui préside à mes jours,  
Est-ce ainsi qu'à Sapho tu prêtes ton secours ?

O Mere des Plaisirs ! ô Déesse d'Éryce !

Est-ce ainsi qu'à mes vœux tu dûs être propice ?

Souffriras-tu qu'un cœur qui te fut consacré,

Aux rigueurs du destin soit sans cesse livré ?

A peine la raison me prêtait sa lumière,

Mes pleurs avant le tems ont coulé pour un pere,

Un frere me restait ; hélas ! ses tristes vœux . . . . .

Mais pourquoi retracer, & sa honte & ses feux ?

De ses biens aujourd'hui rassemblant le naufrage,

Échappé de l'Amour ; il court tenter l'orage.

Ma pitié, mes avis, ne servent qu'à l'aigrir ;

Pour prix de mes conseils, il ose me haïr.

Ma fille, faible enfant, trop tôt privé d'un pere,

Vient encore affliger sa déplorable mere.

Et toi Phaon, qui seul me pouvait consoler,

Surcroit de mes ennuis, tu veux les redoubler !  
Tant de maux ont enfin épuisé ma constance.  
Cédons, puisqu'il le faut, à cette violence.  
Qu'on ne s'étonne plus si mes cheveux épars,  
Dédaignent dès long-tems d'attirer les regards  
Et si lassé du jour, infirme, & sans parure,  
Sapho laisse entrevoir les tourmens qu'elle endure.  
L'ingrat Phaon me fuit ! pour qui voudrais-je, hélas !  
Pour qui pourrais-je encor avoir quelques appas ?  
Le sort, je l'avoüerai, me fit sensible & tendre  
Mon cœur est par les yeux trop facile à surprendre  
A peine un triste amour expire dans mon sein,  
Qu'un amour plus ardent s'y rallume soudain ;  
Soit que l'ordonne ainsi ce charme dont l'empire  
S'étend également sur tout ce qui respire ;  
Soit que le goût des Arts qui prévint ma raison,  
Ait préparé mon ame à ce fatal poison.  
Ah ! contre tant d'attraits, contre tant de jeunesse  
Ai-je pû résister à ma propre faiblesse ?

Peut-on rien voir en toi qu'il ne faille admirer ?  
Pour un Mortel plus beau pouvais-je soupirer ?  
O Phaon ! quelle grace à la tienne est égale ?  
L'Aurore à son lever , te prendrait pour Céphale :  
Vénus en te voyant , croit revoir Adonis ;  
Se trouble , & craint encor le pouvoir de son fils.  
Dans la fleur du Printems ta molle adolescence ,  
Paraît éclore à peine au sortir de l'enfance ;  
Accours aimable objet , dont mon cœur est charmé ;  
Et si tu n'aimes point , souffre au moins d'être aimé !  
Mes pleurs sur ce billet ont tracé ton outrage.  
Lis , ingrat ! vois mes pleurs , & connais ton ouvrage.  
Si tu quittais Sapho , si tu fuyais ces lieux ,  
Ah ! devais-tu du moins la quitter sans adieux ?  
Mais tu fuyais , cruel , mes adieux & mes larmes ,  
Tu voulais m'envier jusques à mes allarmes ;  
Et tu ne m'as laissé pour gage de ta foi ,  
Que le vuide & l'horreur où je suis loin de toi.  
Encor si j'avais pû de cette main tremblante ,

T'offrir à ton départ les présents d'une Amante ;  
 Et dans l'instant fatal qui nous dût défunir ,  
 Te laisser de ma flamme un tendre souvenir !  
 Hélas ! & j'étais loin de te croire parjure ;  
 Et je n'ai pû prévoir les tourmens que j'endure.  
 Quand un cruel récit m'annonça mon malheur ,  
 Je demeurai sans voix , ainsi que sans couleur.  
 Mes larmes dans mes yeux formèrent un nuage ;  
 Ma douleur de mes sens m'avait ravi l'usage.  
 Et quand je les repris , quand je pûs entrevoir  
 L'excès de ma disgrâce , & d'un crime si noir ;  
 Un désespoir affreux s'empara de mon ame ,  
 J'étouffai la pudeur , je divulguai ma flamme ;  
 Et mes cris contre toi jusqu'au Ciel élançés ,  
 Apprirent à Lesbos mes transports insensés.  
 \* Caraxe cependant pour me braver encore ,  
 Affecte d'ignorer le feu qui me dévore.  
 „ Pourquoi ces pleurs , dit-il ? qui peut tant l'affliger ?

\* Caraxe , frere de Sapho.



„ Les jours de sa \* Cléïs ne sont point en danger.

Ah ! comment accorder l'amour & la décence ?

Mon indiscrete ardeur a forcé le silence.

Tout le Peuple m'a vûe en proye à mes douleurs,

Bacchante échevelée, avoüer mes fureurs.

La nuit, la seule nuit, vient suspendre ma peine,

A mes esprits troublés son charme te ramene.

Des Songes mille fois plus rians que le Jour,

Te peignent à mes yeux fidèle & plein d'amour,

Malgré l'éloignement, ton Amante égarée

Se retrouve avec toi dans une autre contrée.

Là, Phaon de moi seule attendant son destin,

Docile, & tendrement renversé sur mon sein,

Goûte la même yvresse où se perdait son ame,

Quand ses yeux dans les miens semblaient puiser

leur flamme.

Nos baisers confondus & cent fois répétés,

Pour cent baisers nouveaux sont encore excités ;

\* Cléïs, fille de Sapho.

Et j'y reçois enfin, d'une bouche plus pure,  
Tous ces mêmes serments qui t'ont rendu parjure.  
Oui, dans un songe heureux, & dont l'erreur me  
plaît,

Je jouis de ton cœur, tout perfide qu'il est!

Quand l'Aurore naissante a frappé ma paupière,

Je revois à regret l'importune lumière;

Je fuis au fond des bois; comme si les forêts

Renfermaient un remède à mes tristes regrets.

A chaque pas encor leur azyle sauvage,

De mon bonheur passé me retrace l'image.

Cette roche entre-ouverte, & cet antre sacré,

Sont témoins de l'amour que tu m'avais juré;

Et voici ce même arbre, où retirés à l'ombre,

Nous comptions nos instants par des plaisirs sans  
nombre.

Mais je n'y revois point cet infidèle Amant,

Ce Phaon, qui des bois fut le seul ornement.

Cependant, je t'y cherche; & mon aveugle plainte

Te redemande aux lieux qui portent ton empreinte,  
A cet antre, à ces lits de verdure & de fleur,  
Où l'herbe plus foulée, invite à cette erreur.  
J'arrose de mes pleurs ces traces qui m'enchantent;  
Je m'arrête par-tout où ces traits se présentent.  
Le murmure des eaux & l'ombre des cyprès  
Semblent se conformer à mes tristes regrets.  
De la sœur de Procné l'éloquente tristesse  
Flatte le désespoir & l'horreur qui me presse;  
Phylomèle plaintive au fond des antres sourds,  
Redemande son fils; & Sapho, ses amours.

Non, loin de ces forêts; tranquile & sans murmure,  
Parmi l'émail des fleurs coule une source pure.  
Un chêne étend au loin ses rameaux à l'entour,  
Et forme un bois lui seul impénétrable au jour,  
C'est-là que de fatigue accablée & mourante,  
Un sommeil imprévû fixait ma course errante;  
Quand la Divinité qui préside en ces lieux,  
Dans un songe effrayant vint s'offrir à mes yeux;



Et me dit : „ ô Sapho ! quelle ardeur te possède !  
 „ Cherche à des maux sans borne , un extrême re-  
 mède.

„ Au couchant de l'Épire est un lieu redouté,  
 „ D'où la Mer & les Cieux s'offrent de tout côté.  
 „ Leucate ( c'est son nom ) Promontoire terrible,  
 „ Sera le terme enfin d'une flâme invincible.  
 „ D'un cruel désespoir Deucalion pressé,  
 „ Y vint jadis éteindre un amour insensé ;  
 „ Et s'élançant du Roc au sein de l'onde amère,  
 „ Éprouva le premier ce danger salutaire.  
 „ L'heureux Deucalion fut guéri sans retour ;  
 „ Et sentit dans son cœur expirer son amour.  
 „ Fui, cède, à son exemple, au tourment qui te presse,  
 „ Va, cours, vole à Leucate oublier ta tendresse,  
 Elle dit, & le songe avec elle s'enfuit ;  
 Mais il n'emporte point le trouble qui me suit.  
 L'horreur saisit mes sens, je tremble, je frissonne....  
 Que dis-je ? ce péril n'a plus rien qui m'étonne.

Oùi, Nymphé, je veux fuir un funeste tourment.  
Je tremblais ! eh ! qui doit m'arrêter un moment ?  
Hélas ! puis-je jamais devenir plus à plaindre ?  
Quels revers, ou quels maux me reste-t-il à craindre ?  
Partons. D'un triste amour terminons les rigueurs ;  
Et courons en Épyre expier mes fureurs.

Mais cependant, pourquoi m'envoyer à Leucate ?  
Quoi ? ne pourrai-je avant, fléchir ton ame ingrate ?  
Faut-il chercher si loin un secours odieux ?  
Hélas ! ma guérison, cruel ! est dans tes yeux.  
Un seul de tes regards porté vers ta Maîtresse,  
De son cœur désolé bannirait la tristesse.  
Je puis, je puis encor revivre dans tes bras,  
Ta seule cruauté me condamne au trépas.  
O toi donc, qui cent fois plus dur que cette Roche,  
De la mort où je cours, ne crains point le reproche !  
Peux-tu bien sans regret, peux-tu faire expirer  
Celle que ses talens te forçaient d'admirer ?  
Je voudrais aujourd'hui signalant leur puissance,

Réunit tous les dons , & sur-tout l'éloquence.  
Mais hélas ! la douleur a corrompu ma voix ;  
Ma Lyre est sans accords , & ma Muse aux abois.  
Et vous , qui dans Lesbos faites régner les Graces ,  
Vous , Élèves des Arts qui marchent sur mes traces ,  
Vous , que je célébrai dans mes écrits divers ;  
Cessez , Belles , cessez d'accourir à mes Vers.  
Vous connaissez Phaon ; faites le reparaitre ;  
Rendez-moi mon Amant , ma Muse va renaître.  
Sans Phaon , mon Génie est timide & contraint.  
Phaon l'enflammait seul ; son absence l'éteint.

Que croire ? qu'espérer ? entendra-t-il ma plainte ?  
D'une douce pitié sentira-t-il l'atteinte ?

Vents & flots orageux , qui portez mes regrets ,  
Ne le rendez-vous point à mes ardents souhaits ?

Ah ! s'il est vrai , Phaon , que ton cœur plus sensible  
Aux vœux de ta Sapho ne soit point inflexible ;  
Que tardes-tu ? pourquoi plus léger que les airs ,  
Ton Vaisseau n'a-t-il pas déjà franchi les Mers ?

Épargne moi l'horreur d'une si longue attente ;  
Pourquoi désespérer le cœur de ton Amante ?  
Accours, vole, reviens sur l'aîle de l'Amour ;  
La joye & les plaisirs t'attendent au retour . . . . .  
Ou si ton cœur ingrat peu touché de mes larmes,  
A combler mon malheur trouve encore des charmes  
N'hésite point, barbare ! écris moi de mourir ;  
Et que ton ordre au moins me condamne à périr !



## FRAGMENT

*A une Femme orgueilleuse & ignorante.*

.....  
 .....

Va, tu mourras sans gloire & ton nom périra.  
 Jamais tu ne connus les Roses du Permesse,  
 Les neuf Sœurs, leurs concerts & leur divine yvresse.  
 Aussi lorsqu'aux Enfers ta vaine ombre fuira,  
 Tout de toi passera.

## AUTRE

*A un Vieillard Amoureux.*

Qu'espérez-vous de moi, Vieillard sexagenaire?  
 Renoncez à m'aimer, si vous voulez me plaire.



## A U T R E

*Tiré d'un Dialogue entre la jeune Épouse  
& sa Virginité.*

.....  
.....

## LA JEUNE ÉPOUSE.

Où fais-tu donc honneur volage ?  
Honneur, où fais-tu loin de moi ?

## LA VIRGINITÉ.

Non, je ne viendrai plus à toi,  
Je ne viendrai plus davantage.



---

 A U T R E
 

---

.....

Quand Diane aux Mortels vient prêter sa lumière,  
 Les Astres de la nuit semblent fuir en arrière,  
 Et jaloux de sa gloire éteindre leurs flambeaux.

---

 A U T R E
 

---

.....

..... à ce sexe enchanteur,  
 Quel rouge sied le mieux? celui de la pudeur.





---

## ÉPITAPHE DE TIMAS.

**C**'Est ici le tombeau de la jeune Timas,  
Timas, qu'un sort cruel, hélas!  
Trop près des feux d'Hymen ravit à nos campagnes.  
Autour de son tombeau ses fidèles Compagnes  
Ont coupé leurs cheveux, pour pleurer son trépas.





---

**ÉPITAPHE DE PÉLAGON.**

**V**ous voyez le tombeau de Pélagon pécheur,  
Menisque après sa mort, Pere triste & sensible,  
Y suspendit avec douleur  
Ces monumens \* d'un art pénible.

\* Une Rame & une Nasse.



**MOSCHUS**

**ET**

**BION.**

. . . . *Syracoso dignata est ludere versu*  
*Nostra nec erubuit Sylvas habitare Thaleia.*

VIRG. *Eclog.*



# LA VIE DE MOSCHUS ET DE BION.

**M**OSCHUS & BION se sont rendus célèbres par leurs Poësies Pastorales. On connaît fort peu d'Ouvrages de ces deux Poëtes : On sçait moins encore les circonstances de leur vie. BION était de Smyrne. Il est probable qu'il passa une partie de sa vie en Sicile. La beauté de ses Poësies lui attira un grand nombre d'Admirateurs, & par conséquent

LA VIE DE MOSC. ET DE BION.  
d'envieux. Aussi apprenons-nous qu'il  
mourut empoisonné.

L'Histoire ne nous dit rien de MOSCHUS,  
si ce n'est qu'il fut Élève de BION, Ami  
du fameux ARISTARQUE, & Contempo-  
rain de THÉOCRITE. Il travailla, ainsi  
que son Maître, dans le genre Bucolique.  
On ne sçait auquel donner le prix. L'un  
& l'autre offrent des beautés sans nom-  
bre ; mais avec cette différence, que chez  
BION, les Graces ont plus de parure, &  
chez MOSCHUS plus d'agrément. L'un se-  
me des fleurs ; l'autre les apprête. Tous  
deux me flattent. Tous deux me captivent.  
Je quitte avec le même regret la Nym-  
phe de BION, & la Bergere de MOSCHUS,



# L'ECOLIER MAITRE.

Y D I L L E.



J E dormais d'un sommeil léger ;  
Vénus me prodiguait les charmes  
D'un rêve aimable & mensonger ,

Elle m'offrait son fils , sans carquois & sans armes.

Apprens-lui, dit-elle, à chanter.

Seul avec mon Élève, & cherchant à l'instruire ,

Je célébrai Pallas, Pan, Neptune, Apollon ,

Et les Arts enfantés dans le sacré Vallon.

Le Dieu paya mes sons d'un dédaigneux sourire ,

Et chanta sur son Luth les plaisirs d'un Amant . . . .

Pour l'écouter, je fis taire ma Lyre ;

Et j'appris de l'Amour à chanter tendrement.

---

**L'AMOUR ET L'ENFANT.****T D I L L E.**

**U**N Enfant sans expérience,  
En chassant aux oiseaux, aperçut l'autre jour  
L'Enfant ailé qu'on nomme Amour.  
Il s'approche, il l'observe, & conçoit l'espérance  
De le mettre en cage à son tour.  
Il croit bien le tenir; il le croit, & s'abuse.  
C'est en vain qu'à le suivre il semble ingénieux;  
Qui pourrait surpasser en ruse  
Le plus rusé de tous les Dieux?  
L'Enfant voyant enfin que sa poursuite est vaine,  
Laisse là de dépit, la chasse & ses apprêts;  
Et s'en va trouver dans la plaine  
Un Vieillard occupé des travaux de Cérès.  
„ O toi, qui m'appris l'art de tendre  
„ Aux oiseaux des filets qu'ils ne puissent tromper,

---



„ De grace apprens-moi l'art de prendre

„ Celui qui vient de m'échapper !

Le Vieillard regarde & s'écrie :

„ Rejette bien loin cette envie.

„ Tu poursuis, téméraire, un Vautour dangereux.

„ Cherche à le fuir, plutôt, tu seras trop heureux.

Il semble t'éviter..... trop infidèle joye!

Encore un jour, peut-être, & tu seras sa proye.



## L E S M U S E S.

## T D I L L E.

**L** Es Muses de l'Amour ne sont point ennemies  
Et toujours des talens les Graces sont suivies.  
Si quelque humain farouche & rebelle aux Amours  
Prend en main la Flutte ou la Lyre,  
Pour lui refuser son secours  
Soudain avec ses Sœurs Érato se retire.  
Mais si quelque Amant malheureux  
Veut chanter sur son Luth sa Maîtresse & ses feux,  
A ses vœux, aussi-tôt chaque Muse facile,  
Pour l'inspirer quitte le docte azyle.  
J'en suis garant moi-même & l'éprouvai cent fois:  
Quand j'ai voulu chanter les Héros & les Rois,  
Mes faibles chants se soutenaient à peine.  
Mais Pan même enviait la douceur de ma voix,  
Si je chantais Chloris, Amynthe, ou mon Ismene.

## L E R E P O S .

## T D I L L E .

**S**I mes écrits sont dignes de renom,  
Ce faible essai suffira pour ma gloire.

Si je n'ai pu toucher l'oreille d'Apollon,  
C'en est fait, renonçons au Temple de Mémoire.

O fort ! que n'as-tu fait deux parts

A la trame de notre vie,

L'une pour la tendre folie,

L'autre pour l'Étude & les Arts ?

Mais sûr qu'il n'en est qu'une & de peu de durée,

Irai-je consumer à des travaux sans fin

Ce peu d'instant comptés par l'avare destin ?

A quels mensonges vains notre ame s'est livrée !

Jusques à quand veiller, s'agiter & gémir ?

Quand songerons-nous à jouir ?

Oublions nous, insensés que nous sommes !

Que la mort peut nous prévenir ,

Et qu'un moment y conduit tous les hommes ?

---

 L E S S A I S O N S .

Y D I L L E .

T I R C I S .

**Q**uelle est mon, cher Damis, ta saison favorite ?  
 L'Automne a ses douceurs ainsi que le Printems ;  
 De l'or de ses moissons l'Été pare nos champs ,  
 Et le paisible Hyver au repos nous invite .

D A M I S .

Ce n'est point aux Mortels à condamner les Dieux ,  
 Tous leurs dons me sont chers ; ils sont tous pré-  
 cieux .

Si cependant le choix n'en est pas téméraire ,  
 Apprens quel est le mien ; c'est celui de Glycere :  
 L'Été sec & brûlant enflâme trop les Cieux ;  
 L'Automne remplit l'air de maux contagieux ;  
 L'Hyver fait trop sentir la cruelle froidure .  
 J'aime mieux le Printems , amour de la Nature ,  
 Le doux Printems témoin des plus tendres desirs ,  
 Pere des jours sérains de Flore & des Plaisirs .

## L' A M I T I É.

## I D I L L E.

**H** Heureux, cent fois heureux le cœur noble &  
sensible,

Qui connaît la douceur d'aimer & d'être aimé !

Heureux Thésée ! heureux le Héros invincible,

Avec Pyrihoüs au Ténare enfermé !

Oreste sans regret au sein de la Scithie,

S'offrit avec Pylade au plus affreux danger.

Tant qu'un Ami fidèle a partagé ta vie,

Achille, tes destins furent dignes d'envie ;

Heureux en expirant, d'avoir pû le venger !



L' O A R I S T Y S,  
O U D I A L O G U E A M O U R E U X.

D A P H N I S.

**H**Élène sur les flots suivit l'heureux Paris,  
Mais Paris, comme moi, n'embrassa point Chloris.

C H L O R I S.

Ce qui te rend si fier doit causer peu d'envie.

D A P H N I S.

Pour un second baiser je donnerais ma vie.

C H L O R I S.

J'en vais laver l'injure au plus prochain ruisseau.

D A P H N I S.

Va, mais compte au retour sur un baiser nouveau.

C H L O R I S,

Careffe tes Moutons, laisse en paix les Bergères.

D A P H N I S.

Tes dédains sont le prix de mes ardeurs sincères!

Songe que la beauté passe comme une fleur.

C H L O R I S.

La Rose en se fannant conserve son odeur.

D A P H N I S.

Suis-moi sous ces vergers ; . . Chloris, tu me refuses!

C H L O R I S.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais tes ruses.

D A P H N I S.

Viens à l'ombre des bois entendre mes doux sons.

C H L O R I S.

Chante pour toi, Berger. Moi, je pleure aux chansons

D A P H N I S.

Crains Vénus, crains son fils.

C H L O R I S.

Crains toi-même, profane.

J'ai contre moi Vénus, mais j'ai pour moi Diane.

D A P H N I S.

Dans les filets d'amour nous te verrons tomber.

C H L O R I S.

Diane à ces périls sçaura me dérober.



Redoute enfin ma haine, ou cesse ta poursuite.

D A P H N I S.

Je te suivrai par-tout; cesse une vaine fuite.

C H L O R I S.

J'échapperai; mais toi, ton amour te suivra.

D A P H N I S.

A quelque indigne Amant l'Hymen te soumettra.

C H L O R I S.

Mille ont brûlé pour moi; j'ai ri de leur faiblesse.

D A P H N I S.

Du plus ardent de tous couronne la tendresse.

C H L O R I S.

Non, non. Je fuis l'Hymen & ses tristes soupirs.

D A P H N I S.

L'Hymen qu'on t'a fait triste, est semé de plaisirs.

C H L O R I S.

L'Épouse prend un Maître; elle vit dans la crainte.

D A P H N I S.

Pour une Épouse aimable il n'est point de con-  
trainte.



C H L O R I S.

Tu me donneras donc tes troupeaux &amp; ton champ.

D A P H N I S.

Tous mes biens sont à toi ; mon cœur en est garant.

C H L O R I S.

De retour au hameau, que dirai-je à mon Pere ?

D A P H N I S.

Nomme moi ; c'est assez pour fléchir sa colére.

C H L O R I S.

Répétes moi, Berger, ce nom que je chéris.

D A P H N I S.

Je suis Daphnis, l'Amant de la belle Chloris.

C H L O R I S.

Satyre ! que fais-tu ? modére ces tendresses.

D A P H N I S.

Reçois de ton Époux les premières caresses.

Chloris ! le cœur te bat !.....

C H L O R I S.

Pourquoi presser mon sein ?

Daphnis , je suis confuse . . . . ah ! retire ta main ,  
Tu m'ôtes ma ceinture !

D A P H N I S .

Q trop précieux gage !  
Venus , Amour , Hymen , acceptez-en l'hommage .



---

LES FUNÉRAILLES  
D'ADONIS.

*TRILLE.*

**P**leurons tous Adonis, Adonis & ses charmes;  
Tu meurs bel Adonis! Amours fondez en larmes.  
Réveille-toi, Vénus, fors des bras du repos,  
Change en tristes cyprès les myrthes de Paphos.  
Tu n'as plus d'Adonis; pleure, hélas! malheureuse!  
Annonce à l'Univers ta perte douloureuse.  
Pleurons, Vénus, pleurons, ses mortelles douleurs;  
Son Adonis n'est plus, Amours, fondez en pleurs,  
Au charmant Adonis la lumière est ravie,  
Sur un rocher désert il repose sans vie.  
D'un yvoire assassin les barbares efforts,  
Ont souillé sa blancheur & percé son beau corps.  
Il paraît respirer....Vénus, suspends tes peines....  
Un sang noir cependant s'écoule de ses veines.  
Que de lys outragés! que d'attraits obscurcis!

L'émail de ses beaux yeux l'orgueil de ses sourcils,  
Son vermeil incarnat, le corail de sa bouche,  
Tout meurt... Vénus en vain le regarde, le touche;  
En vain d'ardens baisers Vénus couvre Adonis;  
Adonis, qui n'est plus, n'en ressent plus le prix.  
Pleurons tous Adonis. Amours, fondez en larmes.  
Adonis meurt percé par de cruelles armes.  
Sa blessure profonde à son sang donne effor;  
Mais la tienne ô Vénus! est plus profonde encor.  
Sa meute autour de lui fait gémir les campagnes;  
Les Nymphes en pleurant descendent des monta-  
gnes;  
Vénus court au hazard; & les cheveux épars,  
Foule aux pieds les buissons & les débris des dards;  
De sa sombre douleur laisse en tous lieux l'empreinte  
Et l'épine en tous lieux de son beau sang est teinte.  
Vénus de cris aigus fait retentir les airs,  
Redemande Adonis, Adonis aux déserts.  
Déesse, ton Époux ne voit plus la lumière,



Tout son sang répandu roule sur la poussière.  
Les Ris n'habitent plus sur ses traits ombragés ;  
En amaranthe hélas ! tous ses lys sont changés.  
Ah ! Vénus, ah ! Vénus, dit Cithère en allarmes,  
Quel malheur ta ravi ton Époux & tes charmes ?  
Tant qu'Adonis vivait, nous avons vû Vénus,  
Nous la cherchons en toi depuis qu'il ne vit plus,  
Ah ! Vénus, tout ressent tes mortelles atteintes.  
Les rochers & les bois répondent à tes plaintes ;  
Par tes cris douloureux les fleuves attendris  
Répètent, en pleurant, Adonis ! Adonis !  
La pourpre de son sang rougit les dons de Flore ;  
Et Vénus cependant, Vénus l'appelle encore.  
Adonis !... ah Vénus ! ah regrets superflus !  
Écho, le triste écho, t'apprend qu'il ne vit plus.  
Hélas ! à ta douleur qui n'eût donné des larmes,  
Quand tu vis Adonis, l'objet de tes allarmes,  
Adonis ton Amant, Adonis ton Époux,  
Sur l'arène étendu percé de tristes coups ?



Tu lui tendais les bras ; ta voix , ta voix plaintive ,  
Rappelait , mais en vain , son ame fugitive :

„ Arrête , cher Amant ! me fuis-tu pour toujours ?

„ Te perdrai-je , Adonis ? Adonis mes amours !

„ Reçois du moins avant , ce baiser plein de flamme.

„ Laisse-moi recueillir les restes de ton ame.

„ Reviens cher Adonis ! & par un tendre effort ,

„ Mêle encor un soupir à ce dernier transport.

„ La bouche sur ta bouche , & l'œil sur ta paupière ,

„ Ton ame dans mon cœur volera toute entière.

„ Dans tes soupirs mourans je confondrai mes feux ,

„ Je vivrai malheureuse , & tu mourras heureux.

„ O baisers précieux ! ô volupté suprême !

„ Ils vivront dans mon cœur à l'égal de toi-même.

„ Vivez donc , ô baisers ! puisqu'Adonis me fuit.

„ Il fuit loin de Vénus , dans l'éternelle nuit.

„ Il verra donc sans moi la rive ténébreuse ;

„ Et moi , je lui survis , Déesse malheureuse !

„ Que ne puis-je avec lui descendre chez les Morts !

» Jouis de mes regrets , Reine des sombres bords !  
 » Enlève-moi l'Époux dont tes loix me séparent,  
 » Puisqu'il n'est rien de beau dont tes mains ne s'em-  
 parent.

» Terrible Déité ; triomphe de mes pleurs !  
 » Nul Mortel , comme moi , n'éprouva tes rigueurs.  
 » Tu fuis , cher Adonis , dans le Royaume sombre.  
 » Mon bonheur & ta vie ont passé comme une om-  
 bre.

» Vénus est sans Époux , mon fils est sans flambeau ;  
 » Et mes plus chers amours te suivent au tombeau.  
 » Eh ! pourquoi tendre Époux , ornement de la terre,  
 » A des monstres affreux vas-tu porter la guerre ?  
 Ainsi pleurait Vénus ; les amours attendris  
 Redisaient : ô Vénus , tu n'as plus d'Adonis !  
 Sur Adonis sanglant Vénus toute éplorée ,  
 Dans les pleurs , dans le sang , nageait désespérée..  
 La terre s'abreuva de leurs flots réunis ;  
 Du sang nâquit la Rose , & des pleurs les Soucis.

Pleurons tous Adonis, Adonis & ses charmes !  
Vénus, quitte ces bois complices de tes larmes ;  
Transportons Adonis dans un lieu de repos ;  
Que ton lit serve encore à ses derniers pavots.  
Son corps privé de vie, offre encor de quoi plaire ;  
On croit voir Adonis dormant sur la fougère,  
Graces, apportez-lui ces riches vêtements ,  
Témoins de la douceur de leurs premiers serments.  
Pour la dernière fois, venez le voir encore ,  
Ceignez son pâle front des dons, brillants de  
Flore,  
Jonchez, ornez de fleurs sa tête & ses habits ;  
Si quelque fleur survit au trépas d'Adonis !  
Épuisez les parfums de l'heureuse Arabie ;  
Baignez son corps sanglant dans des flots d'Ambro-  
sie.  
Puisqu'Adonis n'est plus ; parfums, périssez tous.  
Dans la pourpre couché, je vois ce tendre Époux.  
Les Ris pleurent en foule autour de sa blessure,

Les Amours désolés coupent leur chevelure.

L'un foule aux pieds ses traits; & de ses faibles doigts

Sépare avec effort & brise son carquois.

Celui-ci du Héros détache le cothurne,

Et cet autre en pleurant, se penche sur son urne.

Pleurez, tendres Amours, la Reine de Paphos,

Et toi Dieu d'Hyménée, éteins tous tes flambeaux,

Changeons les chants d'Hymen en des chants funé-  
raires,

Pleurons Vénus, Hymen, & leurs douleurs amères,

Pleurez, Graces, pleurez, le fils de Cyniras,

Pleurez ses tendres feux & son cruel trépas.

Eh! qui ne pleurerait ce Mortel plein de charmes?

Des yeux des Parques même il arrache des larmes.

Mais l'inflexible Hécate est sourde à leurs regrets,

Adonis a touché le seuil de son Palais;

Vénus espère en vain qu'elle le lui renvoie,

Et l'Acheron jaloux ne lui rend point sa proye.

## T D I L L E

*Sur le même sujet, par THÉOCRITE.*

**V**Énus de son Adonis  
Ayant vû l'heure dernière ;

Et ses beaux yeux obscurcis,

Se fermer à la lumière ;

Et son front, siège des lys,

Teint de sang & de poussière ;

Fit accourir à ses cris,

Tous les Amours attendris.

„ Venez me venger, dit-elle,

„ Courez chercher, & lier

„ Cette bête si-cruelle,

„ Cet horrible Sanglier.

Eux, sensibles à ses peines ;

Se répandirent soudain

Dans les bois & dans les plaines ;

Et trouvèrent l'assassin,

Qu'ils chargèrent de leurs chaînes;

Les uns suivaient le Captif ;

D'autres le tenaient en lesse ,

Et pressaient son pas tardif,

D'une atteinte vengeresse.

L'Animal triste & pensif,

Les suivait d'un air craintif ;

Car il craignait la colére

De la Reine de Cythère.

„ C'est donc toi, lui dit Cypris,

„ Monstre horrible & sanguinaire,

„ Toi, dont la dent meurtriére,

„ A percé mon Adonis?

Le Coupable sans murmure,

Lui répondit : „ Je vous jure,

„ O Vénus! par cet Époux

„ Digne d'un destin plus doux,

„ Par ces Amours, par leur chaîne,

„ Et leur atteinte inhumaine,



- » Que mon dessein n'était pas,  
» Quelque fureur qui m'entraîne,  
» De lui donner le trépas.  
» O triste & fatale yvresse!  
» Trop de beauté m'éblouit ;  
» Oüi, croyez, tendre Déesse,  
» Que sa beauté le perdit.  
» Épuisez votre colére ;  
» Vengez-vous, belle Cypris,  
» Vengez vos plaisirs trahis,  
» Sur cette arme meurtriére,  
» Qui fit périr Adonis.  
» Si la peine est trop légère,  
» Retranchez aussi mes jours.  
La Déesse de Cythére  
S'attendrit à ce discours ;  
Et s'adressant aux Amours,  
D'un ton de voix moins sévère,  
Leur permit de délier



L'infortuné Sanglier.  
 Mais peu sensible à sa grace,  
 Et sans songer aux forêts,  
 De Vénus il suit la trace,  
 Se livrant à ses regrets:  
 Et fidèle à la Déesse,  
 Depuis ce funeste jour,  
 Pleure & repleure sans cesse,  
 Et son crime, & son amour.

## L'AMOUR POÈTE.

*T D I L L E.*

**L'**Amour, le tendre amour se plaît avec les  
 Muses,  
 Il se fait à leur art, il les fait à ses ruses,  
 Il prête à leurs accents ses molles voluptés,  
 Il change en biens les maux que leur lyre a chantés.

PLAINTE

## P L A I N T E A V É N U S.

## Y D I L L E.

**F**ille du Ciel, qui portes dans tes yeux  
La sérénité de ton Pere,  
Douce Vénus, aux Mortels comme aux Dieux,  
Pourquoi te montrer si sévère ?  
Comment, tendre Déesse, as-tu pû mettre au jour  
Ce Dieu farouche & sanguinaire,  
L'inhumain, le barbare Amour ?  
Plus ses regards sont doux , plus ses mains sont  
cruelles ,  
Pourquoi, Déesse , encor, lui donnas-tu des aîles ?  
Voulais-tu que les cœurs malheureux sans retour  
Ne pûssent échapper à ce fatal Vautour ?



---

**L'ESPÉRANCE.****Y D I L L E.****F R A G M E N T.**

.....  
.....  
Et moi, de ce côteau suivant la douce pente,  
    Ingrate Ismene, je vous chante ;  
    Je chante Ismene & sa rigueur,  
L'espoir de la fléchir me séduit & m'enchanté ;  
Et je vivrai pour voir couronner mon attente,  
Ou je mourrai du moins dans cette aimable erreur.



## F R A G M E N T.

.....  
 .....  
 .....  
 Lorsque du coup fatal expirait Hyacinte,  
 Le sensible Apollon fit éclater sa plainte,  
 Il opposa son art à la rigueur du sort ;  
 Mais quel art peut hélas ! préserver de la mort ?

## A U T R E.

.....  
 J'ignore si Phébus agrèra mes écrits,  
 Mais un regard d'Aminte y peut donner du prix.





# Y D I L L E S D E M O S C H U S .

---

## L'AMOUR FUGITIF.

### Y D I L L E .



É N U S avait perdu son fils .

Triste, plaintive, & vagabonde,

Elle remplissait de ses cris

Cythère & le reste du Monde.

A-t-il paru sur ces Côteaux,

Ce Dieu plus inconstant que l'Onde?

Aurait-il fui dans ces Roseaux,

Ou dans cette Grotte profonde?

Vous Habitans de ce Vallon,

Parlez ; si mon chagrin vous touche ;

Quiconque aura vû Cupidon,  
Aura deux baisers de ma bouche;  
Qui pourra le rendre à Vénus,  
Aura quelque chose de plus.  
Divers signes le font connaître :  
Son teint est de pur incarnat,  
Son œil rempli d'un vif éclat,  
Son parler doux, mais son cœur traître.  
Ne croyez point cet Enchanteur.  
Il vous bercera d'un vain songe,  
Tout ce qu'il vous dit n'est qu'erreur ;  
Ce qu'il vous promet, que mensonge.  
Sa chevelure va flottant,  
Son front est paitri d'imprudence,  
Ses mains sont celles d'un enfant ;  
Mais qui soutiendra leur puissance ?  
Ces mêmes mains ont mis aux fers  
Le Ciel, la Terre & les Enfers.  
Il est nud, mais couvert de feinte ;

Tel que l'Abeille au sein des fleurs,  
Amour vole dans tous les cœurs;  
Mais il y laisse son atteinte.  
Il porte sans cesse en sa main  
Un arc, appui de son Empire;  
Un arc, hélas! qui toujours tire,  
Et qui jamais ne tire en vain.  
Caché sous l'ombre de ses ailes,  
De son dos descend un carquois,  
Dont le Ciel même craint les droits;  
Et dont les flèches trop cruelles,  
M'ont mille fois mise aux abois.  
Tous ses traits sont teints d'amertume;  
Tout ce qu'il touche est enflammé.  
D'une étincelle qu'il allume,  
L'Astre du jour est consumé.  
Si vous tombez à sa rencontre,  
Assurez-vous en sans pitié;  
Et quelque amitié qu'il vous montre,

---



Amenez-le moi bien lié.  
Qu'il se lamente, ou qu'il soupire,  
Gardez-vous de le relâcher;  
Le visitez-vous même sourire,  
Ne vous en laissez point toucher;  
Toujours la plus tendre caresse,  
Sert de voile au plus noir dessein;  
Ses larmes ne font qu'une adresse,  
Son plus doux baiser qu'un venin.  
S'il vous dit: *Prends ceci pour gage*,  
Défiez-vous de ce langage,  
C'est encore un piège d'Amour;  
Il ne sortirait d'esclavage,  
Que pour vous y mettre à son tour.



## L A C H A I N E .

## Y D I L L E .

**É** Cho fuit le Dieu Pan qui fuit par-tout ses pas,  
 Et l'imprudente vole à Faune qui l'évite.  
 Faune d'Écho méprise les appas,  
 Et cherche en vain Chloris, qui rit de sa poursuite.  
 Funeste égarement ! triste & juste retour !  
 Ingrats ! craignez la haine ; elle vange l'Amour.

## L'ÉTOILE DE VÉNUS.

## Y D I L L E .

**É** Toile de Vénus, Étoile du repos,  
 De la propice nuit paisible avant-courière,  
 Ton Astre dans les Cieux ne voit point de Rivaux,  
 Et la seule Diane éclipse ta lumière.  
 Favorise ô Vénus ! mes projets amoureux.  
 Complice de ma ruse & de mon espérance,  
 Tu sçais quelle est Doris, tu sçais quels sont mes feux.  
 Répands sur nos amours ton aimable influence.

## L A P A R E S S E .

## Y D I L L E .

Q Uand le calme règne sur l'onde,  
Le doux repos vient flatter mes esprits.  
De la paix mollement épris,  
Je la préfère à l'étude profonde  
Des Arts dont j'ai brigué le prix.  
Si les vents déchaînés viennent troubler Neptune;  
Pour détourner mes vœux d'une image importune,  
Sur la terre aüssi-tôt je fixe mes regards;  
Je fais dans les Forêts; & je plains l'infortune  
De qui peut affronter la mer & les hazards:  
Insensé qui prenant l'Océan pour azyle,  
Suit l'orage pour guide, & ne voit pour remparts,  
Entre la Mort & lui, qu'une planche fragile!  
Pour moi, nonchalamment assis  
Au pied du Pin superbe, ou des Myrthes fleuris;  
Vers le courant d'une onde pure,  
Je contemple en rêvant, cette source qui fuit;  
Et je n'entends plus d'autre bruit,  
Que son agréable murmure.

## L'ENLÈVEMENT D'EUROPE.

## Y D I L L E.

**L**E voile de la nuit couvrait encor les airs,  
 Le silence & la paix régnaient dans l'Univers.  
 Le sommeil à leur suite enchaînant les allarmes,  
 Versait sur tous les yeux ses pavôts & ses charmes.  
 Europe était livrée à des songes trompeurs,  
 Des destins des Mortels, interprètes flatteurs.  
 Une Nymphe l'embrasse ; & se disant sa mere,  
 L'entraîne sur les bords d'une terre étrangère.  
 Déjà même elle y touche... Europe en ce moment,  
 S'éveille de surprise , & de saisissement.

Elle tremble.... & soudain d'une voix étouffée!

„ Ciel ! où vais-je, dit-elle, où m'entraîne Morphée?

„ Qu'ai-je vû ? quel est donc ce phantôme inconnu?

„ Comment suis-je sa fille ? & qu'est-il devenu ?

Les ombres cependant cédaient à la lumière,  
 L'Aurore aux doigts de Rose entrant dans la carrière;

On la prendrait déjà pour le jour qui la fuit,  
Tant elle efface au loin les Astres de la nuit.  
La Princesse appella ses fidèles Compagnes ;  
Car soit qu'elle courut à travers les campagnes,  
Soit qu'aux rives d'Anaure elle portât ses pas,  
Elles suivaient Europe , & ne la quittaient pas.  
Soudain leur troupe accourt, & porte des corbeilles  
Où l'Art ingénieux prodigue ses merveilles ;  
Celle que tient Europe , ouvrage de Vulcain,  
Semble ençor s'embellir dans sa charmante main.

On y voyoit Io transformée en Genisse,  
Paissant aux bords du Nil, de son malheur complice ;  
Et les flots argentés de ce fleuve paissant  
De sept bouches fortis, s'accroître en bondissant.  
Argus n'est plus ; les yeux de ce Gardien peu sage  
Ornent déjà du Paon le superbe plumage,  
Qui tel qu'un riche voile , étalant ses trésors,  
Embrasse la corbeille, & couronne ses bords.

La Princesse au milieu de cent Nymphes chéries,

Descend d'un pied léger dans les plaines fleuries ;  
Son exemple animait leur diligent essain  
A cueïllir à l'envi la Rose & le Jasmin.

Telle brille Vénus au milieu des trois Graces ,  
Et foule aux pieds les fleurs qui naissent sur leurs  
traces.

Mais tandis que ces jeux occupent ses loisirs ,  
Et qu'elle ignore, hélas, s'il est d'autres plaisirs ,  
L'amour dont cette Belle a bravé la puissance,  
L'amour presse l'instant marqué pour sa vengeance.  
Le Roi même des Dieux doit aussi l'éprouver ;  
Il voit Europe ; il l'aime ; il cherche à l'enlever.  
Mais n'osant exposer une tête si chère ,  
Et craignant de Junon l'implacable colère ,  
En superbe Taureau tout-à-coup transformé ,  
Jupiter va s'offrir aux yeux qui l'ont charmé :  
Il est aisé de voir à sa démarche fière ,  
Que le joug n'a jamais fléchi sa tête altière.  
Ses cornes avec grace ornent son front puissant ;



Telle Hécate à nos yeux fait briller son croissant.  
Il paraît; son aspect n'inspire point la crainte,  
Il foule en bondissant, le Lys & l'Hyacinthe;  
Les Nymphes à leur gré le flattent tour à tour,  
Le feu de ses regards n'annonce que l'amour.  
Il approche, il hésite, il cède à sa tendresse,  
Timide, il vient tomber aux pieds de la Princesse.  
Europe le caresse, & prompt à tout oser,  
Imprime sur son front un indiscret baiser....  
Quels doux mugissements alors se font entendre!  
Ta flûte, Dieu des Bois, soupire un son moins ten-  
dre.

D'une nouvelle ardeur ses yeux étincelans,  
Décèlent son yvresse & ses désirs brûlans.

„ Accourez, dit Europe, à ses Nymphes fidèles,  
„ Abandonnez des champs les dépouilles nouvelles.

„ Approchez. Ce Taureau, le plus beau des Tau-  
reaux,

„ Nous portera sans peine aux plus prochains cô-  
teaux;



„ Il n'a rien de terrible ; il n'a rien de sauvage ;  
„ Sa blancheur éblouit , & sa douceur engage :  
Elle dit ; & bien-tôt l'imprudente Beauté ,  
Sur le Taureau s'élançe avec légéreté.  
Le Ravisseur alors fait éclater sa joye ,  
Et fier de son fardeau , s'échappe sous sa proye ;  
Europe , mais en vain ; appelle à son secours.  
Nymphes , qui la perdez , pleurez-la pour toujours :  
Europe va vous perdre , & l'Amant qui l'entraîne ,  
Nouveau monstre marin franchit l'humide plaine :  
La Conque des Tritons fait retentir les airs ,  
Mille Divinités sortent du sein des Mers ,  
Et Neptune lui-même empressé de lui plaire ,  
Vient sur son nouveau choix féliciter son frere :  
Europe d'une main pressée encor le Taureau ,  
Tient sa robe de l'autre , & craint de toucher l'eau ;  
Mille zéphirs légers réunis sous son voile ;  
De leurs souffles rivaux en soutiennent la toile.  
La fille d' Agenor portant par-tout les yeux ,  
Et ne voyant plus rien que la Mer & les Cieux :

„ O bords que j'ai perdus, où fuyez-vous, dit-elle ?  
„ Divin Taureau, quelle est cette audace nouvelle ?  
„ Un Taureau traverser le liquide élément !  
„ Ciel ! quelle est ma terreur & mon égarement !  
„ Qu'ai-je fait ? j'ai quitté mes tranquilles prairies ;  
„ Je ne vous verrai plus, mes Compagnes chéries ;  
„ Votre troupe à mes yeux ne viendra plus s'offrir.  
„ Divinités des Eaux, daignez me secourir.  
„ O Dieux ! prenez pitié de ma peine cruelle ;  
„ Est-ce à vous de tromper une faible mortelle ?  
„ Cessez, cessez ces pleurs, & ces cris superflus,  
„ Dit alors le Taureau, qui ne l'est déjà plus.  
Connaissez Jupiter à son amour extrême,  
Oüi, ce Dieu, ce Taureau, c'est Jupiter lui-même.  
La Crete cependant se présente à leurs yeux,  
Europe & son Amant voguèrent vers ces lieux ;  
Déjà le jour tombait dans le sein d'Amphitrite,  
La Pudeur résistait, l'Amour la mit en fuite.  
L'heure chère à Vénus les attendait au bord ;  
Le charmant Hymen les reçut dans le Port.

## LES FUNÉRAILLES DE BION.

T D I L L E.

**M**uses! commencez vos regrets,  
Au trépas de Bion que tout donne des larmes;  
Myrthes, changez-vous en Cyprès,  
Fannez vous, Prez fleuris, dont il chantait les char-  
mes.

Tombez Soucis, séchez Oeillets;  
Et toi plaintive fleur, funéraire Hyacinthe,  
Fais parler la douleur dont ta feuille est empreinte.

Muses, poursuivez vos regrets.

Doux Rossignols, dont le tendre ramage,  
Pourrait toucher le cœur le plus sauvage,  
Formez de funébres concerts;  
Annoncez par vos chants à la belle Arethuse,  
Annoncez aux échos, annoncez aux déserts,  
Que Doris a perdu sa Muse.

Muses, de son trépas déplorez les rigueurs,  
 Que le Strymon sur ses deux rives  
 N'entende que des voix plaintives ;  
 Changez les chants du Cigne en des chants de dou-  
 leurs.

Graces, Bion n'est plus ; laissez couler vos pleurs.  
 Graces, couvrez de deuil la tombe & le trophée  
 Consacrés par sa lyre au fils de Cyniras ;  
 Hébre, qui dans la Thrace as vû périr Orphée,  
 Une seconde fois déplore son trépas.  
 Pour suivez vos regrets, ô Muse de l'Ydille !  
 Vous, qui l'inspiriez sous ces ombrages frais !  
 Il n'est plus ce Pasteur, l'amour de la Sicile,  
 Il ne charme plus nos forêts,  
 Il charme de Pluton le ténébreux azyle.  
 La douceur de ses chants le suit dans les Enfers.  
 Cependant le silence habite nos montagnes,  
 Nos seuls troupeaux errans dans les campagnes,  
 De longs mugissemens font retentir les airs.

Poursuivez vos regrets Muses de la Doride.

Pasteur charmant, divin Bion,

Frappé de ton trépas, l'immortel Apollon

Se plaint de la Parque homicide ;

Les Faunes attendris, les Priapes en deuil,

Ont arrosé de pleurs les bords de son cercueil.

Le Sylvain consterné te demande au Satyre,

Pan redemande aux Bois les accens de ta Lyre.

Les Nymphes par des cris annoncent leurs douleurs,

Les ruisseaux attristés unissent leur murmure ;

Peu sensibles au soin d'embellir la verdure,

Ils ont changé leur onde en des sources de pleurs.

Écho ne mêle plus son indiscret langage

Aux plaintes des Bergers, à leurs douces chansons ;

Hélas ! elle a perdu l'usage

De répéter tes derniers sons.

Qu'est devenu l'éclat de la Rose vermeille ?

Arbres, où sont les fruits qui courbaient vos rameaux ?

Zéphire en gémissant fuit parmi les roseaux ;  
Le lait manque aux Brebis , & la plaintive Abeille  
Abandonne aux Frelons son art & ses travaux.

J'ai vû cesser les précieuses larmes

Du miel dans la ruche tari ;

Mais que dis-je ? ô Bion ! quand tes chants ont péri ,  
Quel autre miel encor aurait pour nous des char-  
mes ?

Muses , de vos douleurs redoublez les transports ;

Ces Jardins , ces Côteaux , cette riche Prairie ,

Pour regretter Bion dépouillent leurs trésors.

Non , jamais les Dauphins , amans de l'Harmonie ,

De tant de pleurs n'ont inondé ces bords ,

Jamais Alcione attendrie

Ne plaignit tant Ceïx descendu chez les Morts :

Et jamais Philomèle à ses amours ravie ,

Ne déplora du fort l'injuste barbarie ,

Par de plus funébres accords :

Le Cérile qui plane aux rives du Bosphore ,



Et cet oiseau plaintif qui ne quitte jamais  
Le tombeau du fils de l'Aurore ,  
Vont redoubler encore  
Leurs sensibles regrets.

O Bion ! les oiseaux de ce triste rivage ,  
Ou percent l'air de cris , ou gémissent tout bas.  
Tout perd la voix , ou n'en retient l'usage  
Que pour déplorer ton trépas.

Redoublez vos sanglots , **Muses** , fondez en larmes ,  
Nous perdons & Bion & sa flûte aujourd'hui ;  
Hélas ! qui lui rendra ses charmes ?  
Qui la touchera comme lui ?

Quel Rival assez fier oserait l'entreprendre ?  
Elle respire encor & l'impression tendre ,  
Et le souffle enchanteur de ce Pasteur divin.  
Écho qui de ses chants chérit jusqu'à l'image ,  
En fuit les derniers sons errans dans ces roseaux ;  
Portons au Dieu des Bois ce noble & triste gage  
De l'immortel Ami qui charma nos Hameaux.



Mais Pan même à Bion craindrait de faire outrage ;  
 Oüi, Pan même fuirait ; & vaincu sans efforts  
 Craindrait de soupiner de moins tendres accords.

Pleurez, Muses, pleurez, votre divin Poëte.

Galatée à vos pleurs joindra ses déplaisirs ;

Belle Nymphe, Bion n'entend point vos soupirs ;

Il n'est plus ce Pasteur que votre amour regrette ;

Il n'est plus ce Berger dont la charmante voix,

Vous forçait à quitter votre douce retraite ;

Pour qui vous daignâtes cent fois,

Sourde aux accords de Polypheme,

Oublier votre Acis lui-même.

Les chants infortunés du Cyclope amoureux,

Vous faisaient préférer votre grotte profonde ;

Mais bien-tôt de Bion les accents plus heureux

Vous ramenaient du sein de l'Onde.

Aujourd'hui triste & vagabonde,

Votre timide voix guide encor ses troupeaux ;

Ses troupeaux sans Pasteur, errans sur ces Côteaux.

Pleurez, Muses, pleurez, Déeses malheureuses !  
 Vos attraites sous la tombe ont tous suivi Bion ;  
 Les Nymphes, les Bergers de ce triste vallon  
 Font redire aux rochers ces plaintes douloureuses :  
 „ La Parque avec Bion a moissonné les Ris,  
 „ Les baisers des Amans, les Amours & leurs charmes  
 O Bion ! ta mémoire est plus chère à Cypris  
 Que les baisers mourans de son cher Adonis.

O MÉLÈS ! ô douleur ! ô nouvelles allarmes,  
 Tes yeux, tes tristes yeux pleurent encor un fils.

Hélas ! à la belle Thétis,  
 Tes Ondes en tribut ne portent que des larmes  
 Depuis que les Dieux t'ont repris,  
 Cet Homère divin, dont la Grèce est si fière,  
 Qui sur tes bords heureux a reçu la lumière ;  
 La Mort d'un second fils vient combler tes douleurs,  
 MÉLÈS, Bion n'est plus ; verse de nouveaux pleurs,  
 Tous deux furent chéris des Nymphes, des fontaines ;  
 Dans les sources Aoniennes,

Homère à longs traits s'enyvrait

Du Nectar précieux que verse encor sa Muse,

Et Bion se défaltérait

A la fontaine d'Arethuse.

L'un chanta les Guerriers vengeurs de Mènelas,

Et le cruel Achille & le superbe Atreïde ;

L'autre ne célébrait ni les tristes débats,

Ni du fils de Thetys le courroux homicide.

Sa Lyre ne chantait que les tendres langueurs,

Les soupirs des Bergers, le trouble des Bergères,

Les doux jeux de l'Amour, ses peines passagères,

Ses combats, sa victoire, & sur-tout ses faveurs.

Muses, Bion n'est plus, redoublez vos douleurs.

O Bion ! qui pourrait te refuser des larmes ?

Au trépas d'Hésiode, Aécée eût moins d'allarmes,

Simonide à Céos fit verser moins de pleurs.

Et Thèbes, & Lesbos, fameuses par les armes,

D'Alcée & de Pindare avec moins de terreurs,

Virent les jours en proie au ciseau des trois Sœurs.

Le tendre Anacréon, & son Luth, & ses charmes,  
     Furent moins pleurés dans Téos,  
 Sapho dans Mytilene, Archiloque à Paros.  
 Muses, Bion n'est plus, renouvellez vos plaintes.  
 Tous ceux qui d'un beau feu par Euterpe inspirés,  
 Des champêtres plaisirs font les Chantres sacrés,  
 De ce coup trop funeste ont senti les atteintes.  
 De branches de Cyprès je viens le front couvert,  
 Unir ma voix plaintive à ce triste concert.  
 Surpasser leurs regrets est l'honneur où j'aspire.  
 O mon Pere! ô Bion! c'est toi qui le premier  
 M'ouvrant de l'Hélicon le pénible sentier,  
 Aux bucoliques chants daignas former ma Lyre,  
 A tes heureux Parens tu laissas tes trésors,  
 Ta gloire à Syracuse, à Moschus tes accords,  
     Hélas! si dans les champs de Flore  
 La faux a moissonné la Jonquille ou le Thim,  
 Ou la tendre Amaranthe, ou l'éclatant Jasmin;  
 Le Printems les ranime; & Lachésis encore

Consent à renouer le fil de leur destin.  
Et nous, faibles Mortels, trop jaloux de la gloire,  
Chantres fameux, magnanimes Héros,  
Au trépas une fois livrés par Atropos,  
Nous dormons sans réveil au sein de l'ombre noire,  
Assoupis, absorbés par d'éternels pavots.  
Est-il vrai, cher Bion, qu'un breuvage perfide,  
Approché de ta bouche au tombeau t'a plongé?  
Comment, s'il t'a touché, ce breuvage homicide,  
En Nectar à l'instant ne s'est-il pas changé?  
Quel Scythe assez cruel attenta sur ta vie?  
Comment l'osa-t-il? ou comment  
Cet ennemi farouche, abominable, impie,  
A-t-il fui de ta voix l'aimable enchantement?  
Mais il se cache en vain; la peine fuit le crime;  
Les Dieux vengeront nos douleurs,  
L'Artisan des forfaits en sera la victime.  
Muses, Bion n'est plus, laissez couler vos pleurs,  
Que ne puis-je, ô Bion! descendre aux rives sombres

Pour entendre par quels accords  
Tu charmes sur les tristes bords  
Le Gendre de Cérès & la Reine des Ombres.  
Sans doute ils sont touchés du charme de ta voix ;  
Chante leur donc encor un air tendre & champêtre  
    Tel que ceux qu'autrefois,  
Tranquilement assis au pied d'un Hêtre,  
    Tu chantais aux Nymphes des Bois.  
Peut-être en écoutant ta douce mélodie,  
Ces Dieux même vaincus par ton art enchanteur,  
Pour te rendre à nos vœux, pour te rendre à la vie,  
Des éternelles loix suspendront la rigueur.





## LE FLEUVE ALPHÉE.

## T D I L L E .

**Q**uand près de Pise, Alphée est entré dans  
les Mers,

Il rencontre Arethuse en ces grottes profondes,  
Et s'obstine à la suivre aux bouts de l'Univers;  
Fidèle dans sa chute à des liens si chers,  
Il rassemble en torrent ses forces vagabondes,  
Et roule, pur encore, au sein des flots amers.





## É P I G R A M M E .

**J**upiter à l'Amour dit un jour en colère :  
Je briserai tes traits, ton arc & ton carquois.  
Penses-tu m'effrayer, dit le Dieu de Cythère ?  
Et si je te rends Cigne une seconde fois ?



u  
i

**POESIES**  
**DE**  
**TYRTHEE.**

*Tyrtheusque mares animos ad praelia cogit.*

HORACE.

*Quo non præstantior alter*

*Ære ciere viros, Martemque accendere cantu.*

VIRGILE.



# LA VIE DE TYRTHÉE.

**T**YRTHÉE, *selon PLATON, LYCURGUE, & quelques autres, était Athénien. On rejette avec fondement le sentiment de quelques Grecs plus modernes, qui prétendent que ce Poëte nâquit à Milet, ou à Lacédémone. Il se distingua dans la Guerre de Messène, qui dura dix ans, & qui commença vers la quatrième année de la trente-cinquième Olympiade. Les Messèniens*

## L A V I E

avaient secoué le joug des Lacédémoniens. On se mit en campagne de part & d'autre ; & les Armées s'étant rencontrées , on en vint aux mains. La Bataille fut sanglante, & la Victoire indécise. Les Lacédémoniens consultèrent l'Oracle de Delphes , qui leur ordonna de chercher parmi les Athéniens un homme capable de les aider de ses avis. Sur cette réponse on fit partir des Ambassadeurs pour Athènes ; & TYRTHÉE reçut ordre de les accompagner. PAUSANIAS place cet événement dans la première année de la guerre. TYRTHÉE était digne de ce choix , si l'on en croit tous les Anciens. PLATON  
lui

## DE TYRTHÉE.

lui donne le nom de Sage, & LYCURGUE ne craint pas de dire que les succès de Lacédémone étaient dûs à ses services. A son arrivée, il recita en présence du Peuple & des Magistrats ses Poësies héroïques. La générosité, l'amour de la Patrie, l'intrépidité dans les combats y étaient représentés avec les images & le sentiment les plus vifs. Ces Poèmes firent de fortes impressions dans l'esprit des Spartiates. Les Généraux crurent devoir profiter de l'ardeur du Soldat, & marchèrent à l'Ennemi. Les Lacédémoniens furent vaincus. Mais TYRTHÉE sut si bien les ranimer, qu'ayant rassemblé une

## L A V I E

nouvelle Armée, ils attaquèrent les Messéniens, & les taillèrent en pièces. Ils assiégèrent ensuite Ira, Place d'importance, & dont la prise fut l'ouvrage de TYRTHÉE. Les Lacédémoniens, par reconnaissance, lui accordèrent le droit de Bourgeoisie, Titre qui ne se prodiguait pas à Sparte, & qui par là devenait très-honorable. Il fut de plus ordonné que dans toutes les expéditions Militaires, ses Poëmes seraient récités. Nous lisons dans ATHÉNÉE, qu'il y avait des Prix institués pour celui qui les chantait le mieux. TYRTHÉE, flatté des honneurs qu'il recevait, fixa son séjour



## DE TYRTHÉE.

à Lacédémone. Les Commentateurs d'HORACE ont attribué à TYRTHÉE l'invention de la Flûte ; mais il est sûr que la découverte de cet instrument est antérieure de plusieurs siècles à ce Poète ; ainsi il faut entendre par là que TYRTHÉE inventa une sorte de Flûte. On ne trouve plus dans l'Histoire aucune particularité qui regarde sa vie depuis la Conquête de Messène. TYRTHÉE, dit SUIDAS, a publié en faveur des Lacédémoniens un Traité sur le Gouvernement , des Préceptes en Vers Élégiques , & cinq Livres de Chants Guerriers. Il avait fait encore une espèce de Chanson en Vers Iambes. On le dit aussi l'Inventeur d'un Bal-

## LA VIE DE TYRTHÉE.

*let, ou Danse à trois Chœurs, représentant les Trois Ages, composée d'Enfans, d'Hommes & de Vieillards. HORACE le place immédiatement après HOMÈRE. A en juger par les morceaux de ses Poésies, que les tems ont respectés, on ne sçaurait nier que ses Ouvrages ne fussent dignes de leur haute réputation. On y voit régner par-tout cette noble simplicité & ces traits vifs & frappans qui font le caractère des Écrits sublimes.*





# CHANTS GUERRIERS.

---

## *PREMIER CHANT.*



A gloire des Héros n'est point dans leur  
beauté ;

J'estime peu la grace. & la légéreté ;  
Que nous importe , Amis , ce frivole avantage.  
Que sont tous ces trésors sans celui du courage ?  
Sans lui que seriez-vous ; fussiez-vous à ce prix  
Plus riches que Crésus & plus beaux qu'Adonis ?  
Du Dieu même du Pinde eussiez-vous l'éloquence  
Et tous les dons ensemble , excepté la vaillance ;  
Vous ne moissonnerez que de frêles lauriers ,  
Stérile prix du Faible , & jeux des vrais Guerriers.

Aux feuls champs de Bellone un grand cœur se si-  
gnale ;

Qu'il est beau qu'un Mortel aux Dieux même s'égale

Qu'il est beau de le voir par un sublime effort ,

Se faire une vertu de mépriser la mort !

C'est au sein du Péril qu'il cherche la Victoire,

C'est par là qu'il remporte une immortelle gloire,

Sa Mémoire craint peu l'ombre du Monument.

Défenseur de l'État, il en est l'ornement.

Son bras est invincible, & son cœur sans reproche.

Ses plus fiers ennemis tremblent à son approche.

Les plus audacieux expirent sous ses coups,

De ses nobles succès Mars lui-même est jaloux.

Il paraît, il triomphe, il met seul tout en fuite,

Les siens sont sûrs de vaincre en marchant à sa suite.

Le bras de cet Alcide est leur plus sûr rempart.

Et souvent au milieu du plus affreux hazard,

Sa voix qui du succès est l'assuré présage,

Sçait aux moins généreux inspirer le courage.

Qui pourra soutenir son choc impétueux ?  
 C'est un foudre Vengeur envoyé par les Dieux.  
 Lui-même d'un grand Peuple est le Dieu Tutélaire ;  
 Il combat pour ses Rois, sa Patrie, & son Pere.  
 Et s'il faut que du sort les rigoureuses loix,  
 En terminant ses jours terminent ses exploits ;  
 S'il faut qu'au coup fatal sa grande ame succombe,  
 Sa gloire & nos regrets le suivent sous la tombe.

---

## CHANTS GUERRIERS.

### SECOND CHANT.

**L** Anguirez-vous toujours dans les bras du  
 repos,  
 Guerriers ? Mars vous appelle au Temple des Héros.  
 Quand tout frémit au loin du bruit affreux des ar-  
 mes,  
 La Paix semble pour vous avoir encor des charmes !  
 Armez vous. Qui de vous guidé par son grand cœur  
 Ou mourra le premier, ou reviendra Vainqueur ?

Ce n'est point aux Mortels que le péril étonne  
A cueillir des lauriers que la foudre environne.  
Mais je lis dans vos yeux des succès assurés;  
Compagnons, osez vaincre; & vous triompherez,  
Il est doux d'affronter un trépas honorable.  
Mourir pour la Patrie est un sort desirable,  
L'inévitable Mort sans cesse nous attend,  
Les Dieux dans l'avenir en ont caché l'instant;  
Mais qu'importe la vie à qui voit la Victoire?  
Oublions les dangers dans les bras de la gloire.  
Aux armes, Compagnons. Faites briller dans l'air  
L'appareil éclatant de la flamme & du fer;  
N'attendez point du Ciel une lente assistance,  
La Valeur est le bras qui prend notre défense.  
C'est à notre bras seul à conserver nos jours.  
Le Lâche dans la fuite espère un vain secours.  
Esclave des terreurs que le Brave surmonte,  
Un vil trépas l'attend dans le lit de la honte;  
Mais celui qui rempli d'une héroïque ardeur,



# TYRTHÉE. 5

Combat pour la Patrie, & retourne Vainqueur,  
Effroi de ses Rivaux, il voit à son courage  
Les Peuples empressés rendre un sincère hommage,  
Et Rival des Dieux mêmes, admis à leurs Autels,  
Il emporte avec lui les regrets des Mortels.





---

 CHANTS GUERRIERS.

## TROISIÈME CHANT.

**A** Mis, n'êtes-vous pas les successeurs d'Alcide ?  
 Il est tems de montrer cette audace intrépide ;  
 Tous les Dieux contre nous ne sont point couroucs  
 Celui de la Valeur nous reste ; c'est assez.

Portez à l'ennemi ce courage indomptable ;  
 Ne vous étonnez point de leur foule innombrable ;  
 Mais que chacun de vous excitant son grand cœur ,  
 Au milieu des dangers ne voye que l'honneur.  
 Le péril atteint moins un Guerrier téméraire,  
 Et qui combat le mieux, peut le mieux s'y soustraire.  
 Oiii, croyez qu'en dépit des outrages du sort,  
 L'art de vaincre est celui de mépriser la mort.

Triompher, ou céder ; voilà la loi commune,  
 Vous avez éprouvé l'une & l'autre fortune.  
 Mais convenez, Amis, qu'en ce triste hazard,

# TYRTHÉE.

7

Le dédain de la vie est le plus sûr rempart.  
Celui qui se dévouë aux fureurs de Bellone,  
En affrontant la mort, le plus souvent la donne;  
Et sauve sa Patrie en prodiguant des jours,  
Dont le sort des combats sçait respecter le cours.



**EXTRAITS**  
  
**DE**  
**L'ANTHOLOGIE.**

I



# É P I T A P H E

D E C A R I D A S

*PAR LE POËTE CALLIMAQUE.*

LE P A S S A N T.

**T**ombeau, qu'enfermes-tu ? l'ombre de Caridas ?

C A R I D A S.

Sa cendre, & rien de plus.

LE P A S S A N T.

Mais dis-moi, je te prie,

L'Enfer, qu'est-ce au fond ?

C A R I D A S.

Rien.

LE P A S S A N T.

Le retour à la vie ?

C A R I D A S.

Rien.

LE PASSANT.

Pluton?

CARIDAS.

Rien encor. Tout finit au trépas.

LE PASSANT.

Certains Sages pourtant sur la rive infernale,  
Nous font descendre tous. La raison?

CARIDAS.

Pourquoi pas?

Ils y placent bien Bueéphale.



---

# L'AMOUR NOYÉ

*PAR LE POÈTE JULIEN D'ÉGYPTE.*

**U**N jour le Dieu Cupidon,  
Fertile en métamorphose,  
Sur les feuilles d'une Rose  
Voltigeait en Papillon ;  
Aussi-tôt avec adresse  
Je saisis ce Dieu malin,  
Et d'une main vengeresse  
Je le plongeai dans mon Vin.  
Mais quelle triste victoire,  
Et combien j'en jouis peu !  
A peine, hélas ! j'osai boire,  
Que mon cœur fut tout en feu.



## ÉPIGRAMME

*D'un ancien Poëte sur ses trois Maîtresses.*

**T**rois heures dans l'Olympe ouvrent l'entrée  
au jour ;

Trois Graces de Paphos embellissent l'Empire,  
Et trois Maîtresses tour à tour

Font que mon tendre cœur transite, brûle & soupire.

Hélas ! je n'ai qu'un cœur ; je le donne à l'Amour,

Et le cruel de trois traits le déchire.



ÉPIGRAMME



---

# ÉPIGRAMME

*D'UN ANCIEN POÈTE SUR DERCYLE.*

**V**ous qui comptiez neuf Savantes Pucelles,  
Si comptez bien, comptez une de plus,  
Aux trois Graces d'Amour, ajoûtez une en fus,  
Puis une Sœur encor à la Reine des Belles ;  
Dercyle fait nombre avec elles,  
Musé d'abord, puis Grace, puis Vénus.



---

## LES NOMS DES MUSES,

*PAR HÉSIODE.*

**T**Halie & Calliope, Euterpe & Polymnie,  
 Terpsicore & Clio,  
 Et Melpomene en pleurs, & la grave Uranie,  
 Et la tendre Érató.

---

## ÉPIGRAMME

*Sur un Amour de Praxitèle, par le  
 Poète Simonide.*

*C'est l'AMOUR qui parle.*

**Q**Uand l'art de Praxitèle a voulu m'animer,  
 Du plus parfait amour il brûlait pour Lucelle.  
 Sur ce modèle il osa me former ;  
 Puis fier de son ouvrage, il m'offrit à sa Belle.  
 L'ingrate m'ayant vû se laissa défarmer ;  
 Mortels, ce ne sont plus mes traits qui font aimer,  
 C'est le ciseau de Praxitèle.

## É P I G R A M M E

*Sur le mépris des Richesses, par le Poète  
Archiloque.*

**F**uyez, vaine opulence, & vous tristes gran-  
deurs;

Irai-je mândier vos trompeuses faveurs?

Il est des biens plus doux dont vos Amans se privent.

Jè m'en tiens à l'oubli des regrets qui vous suivent.



---

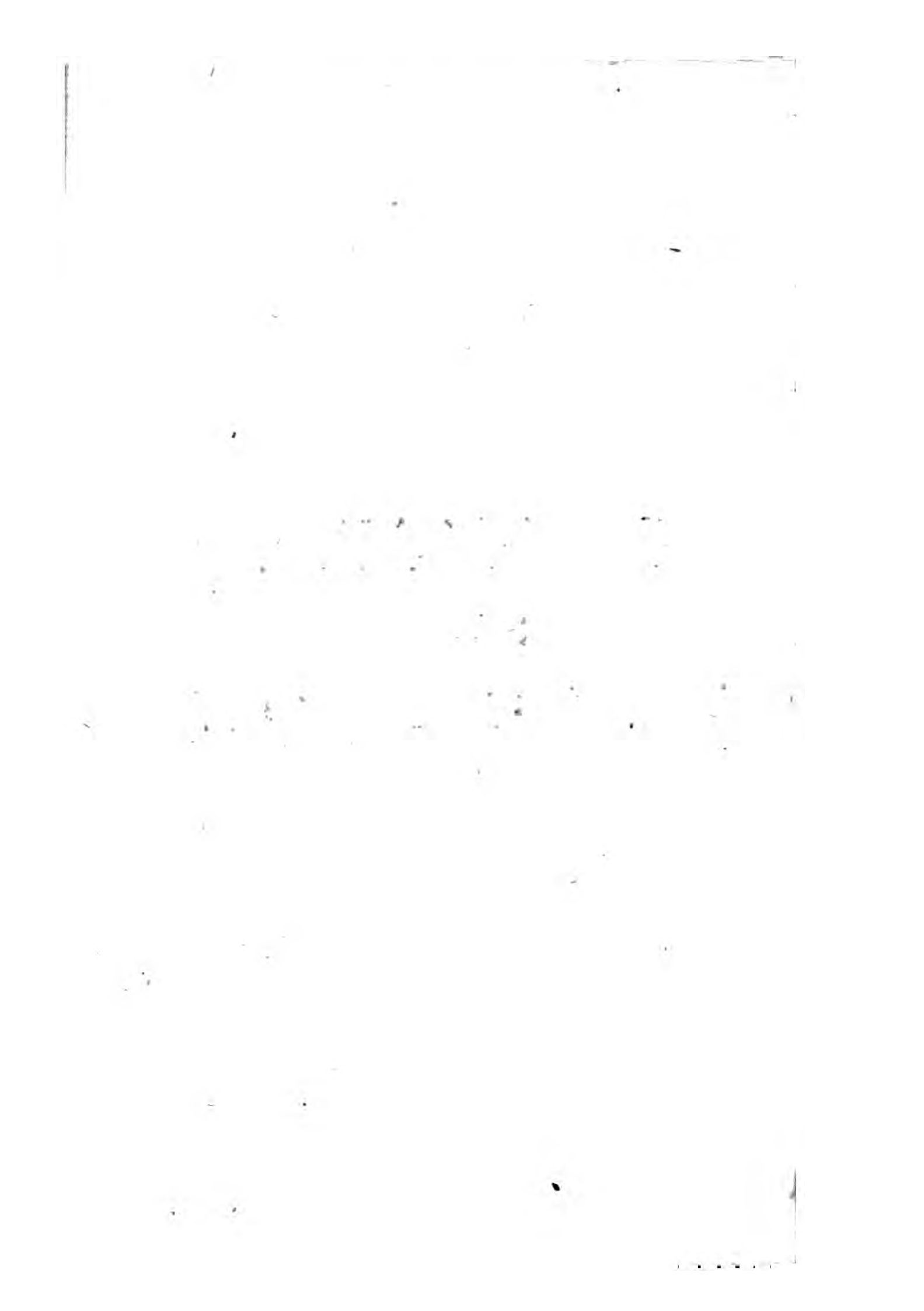
## ÉPIGRAMME

*Sur le même sujet, par le Poète Alphée  
de Mitylène.*

**Q**U'un autre étende au loin son luxe & sa  
puissance,  
Qu'un autre de Crésus desire l'opulence.  
Où finit le besoin doivent finir nos vœux;  
Moi, qui n'ai rien de trop, je me crois trop heu-  
reux.



LETTRE  
SUR  
ANACRÉON.





# LETTRE

A MONSIEUR

PALISSOT DE MONTENOY,

*De la Société Royale & Littéraire de  
Lorraine, & de l'Académie des Sciences  
& belles Lettres de Marseille, sur cette  
Traduction de quelques Poètes Grecs.*



VOUS savez, MONSIEUR, toutes les difficultés que j'eûs à vaincre, en commençant cet Ouvrage. Il est peu de Poëtes qui ayent été plus souvent & plus malheureusement traduits qu'ANACRÉON. Cette raison seule eût suffi pour me décourager. Le mérite de



réussir en traitant des sujets qui paraissent épuisés, ne peut guère être apperçu que par les Artistes. Peut-être une gloire acquise, au milieu d'une foule de Concurrens, n'est-elle pas moins flatteuse que celle de découvrir le premier des routes nouvelles, sans Guides, mais sans Rivaux. Cependant cette question, qui, du moins, formerait un doute parmi les Savans, semble être décidée par cette multitude oisive, devenuë le Juge des talens, uniquement, parceque les talens y sont rares. Le Vulgaire ne fait pas soupçonner que les sujets, en apparence, les plus familiers, sont précisément ceux qui, pour être reproduits d'une manière intéressante, exigent le plus d'art & le plus d'invention. Je pensai donc, MONSIEUR, être arrêté par la même crainte qui vous tint plus d'une fois en suspens, lorsque vous travaillez à votre Histoire de l'Origine de Rome.

## SUR ANACRÉON. 3

J'avais, d'ailleurs, à redouter ce préjugé fatal aux progrès de notre Langue, qui a fait croire si long-tems que nous ne réüssirions jamais à traduire en bons Vers aucun Poëte. Il est vrai que si quelque chose pouvait fortifier ce préjugé, c'étaient, sur-tout, nos Traductions Françaises d'ANACRÉON. Mais cette décision précipitée contre notre Langue, est encore une de ces erreurs qui naissent, si fréquemment parmi nous, de la paresse d'examiner, & de l'habitude de juger. Nous manquons jusqu'à présent, de bonnes Traductions: Donc nous n'en aurons jamais. Rien de plus absurde, mais aussi rien de plus commode que cette manière de raisonner; & par là même, il n'en est guère de plus en vogue. C'est ainsi que l'on avait pensé du Poëme Épique, avant que nous eussions la Henriade. Nous ressemblons tous, plus ou moins, à ces Habitans de Lylliput, qui avaient de beaux sys-

têmes sur la pesanteur, sur les forces mouvantes, sur les proportions, jusqu'à ce qu'il arrive un GULLIVER qui déränge toutes leurs idées.

Il fallait appliquer ici ce que M. de Voltaire a dit, avec tant de vérité, dans une pareille occasion. „ Si un Écrivain, célèbre d'ailleurs, si un „ Corneille, un Despreaux, un Racine, avaient „ échoué dans cette entreprise, on aurait raison „ de croire l'esprit Français incapable de cet Ouvrage ; mais aucun de nos Grands Hommes „ n'a travaillé dans ce genre. Il n'y a eu que les „ plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, „ & ils ont succombé.

Ce qui achevait encore de me décourager, c'est que notre siècle est devenu moins Poétique que jamais. L'Esprit Philosophique, non moins redoutable aux Arts d'agrément que les incursions des Barbares, s'est emparé de presque tous nos Écrivains. C'est ainsi qu'aux beaux jours de

Périclès, on vit succéder, dans Athènes, le règne des Sophistes, qui aména la décadence des Lettres. En effet, quoi de plus contraire à des Arts où il faut sentir avec transport, que cet esprit d'Analyse & de Calcul, si fort en vogue aujourd'hui ? Il en est de notre Littérature actuelle, comme d'un État où le luxe viendrait à cesser tout-à-coup; ce ne serait pas assurément une preuve de richesse. Quand le génie d'un Peuple commence à se tourner du côté des dissertations, que les productions deviennent rares, & les définitions communes; cette époque est un véritable signe de langueur. Ce n'est qu'à la fin d'une longue course, & lorsque l'ardeur est sensiblement rallentie, que l'on mesure des yeux l'espace que l'on a parcouru.

Mais l'imagination, dût-elle reprendre son empire, comment espérer, MONSIEUR, dans un siècle qu'une fausse délicatesse a rendu si fri-

vole, de ramener cette simplicité si précieuse aux Grecs? La Nature annoblie par le génie de leur Langue, jusques dans ses détails les plus familiers, conservera-t-elle ce caractère dans une Langue appauvrie à force de s'épurer; dans une Langue où l'usage du mot propre est devenu si difficile, par la distinction arbitraire & continuelle que de prétendues bienséances ont établie entre des expressions plus ou moins nobles.

Les idées Champêtres, si avilies parmi nous par celles du luxe; la naïveté, à peine distinguée de la bassesse; le sentiment dénué de ces enveloppes fines, sous lesquelles on est convenu de l'affaiblir; que d'écueils, MONSIEUR, & que j'ai besoin de me rappeler vivement tous les conseils dont vous m'avez soutenu pendant le cours de cet Ouvrage! Quel contraste avec nos mœurs fastueuses & brillantes, que les mœurs d'un Peuple chez qui l'égalité s'était à peu près conser-



vée entre tous les hommes ! Qu'il y a loin de cette ingénuité riante qui fait le principal mérite de ces Poètes antiques , à nos faillies étincelantes d'esprit, à nos Épigrammes si détournées & si fines, à nos Chansons mêmes, devenues des chefs-d'œuvre de difficulté vaincüe, plutôt que l'expression facile d'un sentiment délicat & gracieux ? Comment ramener les Chalumeaux parmi des Sybarites dédaigneux, à qui tout ce qui n'est que simple paraît insipide ? Par quel charme réveiller chez eux un sens qu'ils n'ont plus, ou que la Nature même ne leur a point accordé ?

J'osai lutter cependant contre tous ces obstacles. J'achevai sous vos yeux la Traduction d'ANACRÉON, & à peine elle était finie, que vous prîtes la peine de l'annoncer dans les Papiers Publics. C'est ici l'occasion, MONSIEUR, de faire de vous le seul éloge que votre délicatesse, & les nœuds qui nous lient, ne puissent pas m'interdire :

Il n'est peut-être pas inutile de proposer l'exemple d'un Homme de Lettres , qui s'est toujours hâté de produire les talens qu'il a crus vrais , & de leur procurer les appuis qu'il était le plus jaloux de se réserver.

C'est ce que vous avez fait , MONSIEUR , pour l'Auteur de la Tragédie d'HECTOR, pièce qui est un monument des plus beaux Vers que l'on ait jamais écrits dans le genre élégant & simple de RACINE. C'est vous qui vous êtes empressé de rendre publics les traits les plus touchans de cette Épître d'HELOÏSE à ABAILARD, qui commença la réputation de l'Auteur d'ASTARBÉ. Je ne parle de moi, MONSIEUR, que parceque vous m'avez donné les mêmes sujets de reconnaissance. J'écris ceci pour les personnes qui auraient pû vous juger d'après les préventions injustes de quelques ennemis dont vous n'avez pas dédaigné de vous venger. Mais ce que ces ennemis,



ignorent ; ou ce qu'ils affectent d'ignorer, c'est que vous louiez avec transport ce qui vous paraît véritablement digne de louange dans quelques-uns de leurs Écrits. Je vous ai vû citer honorablement, même dans les vôtres, tel Écrivain qui vous avait outragé dans des Satyres. Je raporte ces faits avec confiance, parceque la plûpart sont assez connus ; je ne dois pas non-plus dissimuler ce qui n'a paru qu'aux yeux de l'amitié : Vos regrets, lorsque vous vous êtes trouvé dans la malheureuse nécessité de soutenir des querelles Littéraires. Mais c'était à vos seuls adversaires d'en rougir. En effet, ces disputes, ces Apologies, ce Public rendu Juge de contestations qu'il méprise, ces suffrages mendiés à quelques Journalistes ; ces Épitres Dédicatoires \* impudentes ; toutes ces intrigues ne décèlent-elles pas la faiblesse, & peuvent-elles jamais accréditer de mauvaises choses, ou les retirer de l'oubli ?

L'indulgence avec laquelle vous lisez, MON-

\*. Voyez la prétendue Traduction de quelques pièces de Goldoni.

SIEUR, vous fit donc porter de mon ANACREON un jugement favorable. Votre suffrage entraîna celui des Gens de goût, & je me vis pressé, même par les bienfaits d'un Grand Prince,\* de rendre cet Ouvrage public. Mais dans le même tems que j'étais si puissamment encouragé, un Anonyme eût le loisir de faire une Brochure d'environ trois cens pages contre ma traduction, qui n'avait point encore paru. L'Auteur de cette spirituelle Brochure, connaissait, tout au plus, vingt de mes Vers; c'étaient précisément ceux que vous aviez eu la complaisance d'annoncer: Aussi ce fut à vous-même que cette singulière Critique fut adressée. On nous accablait l'un & l'autre de passages Grecs, & par excès de vraisemblance, l'Anonyme était une prétendue femme qui avait pris toute cette pesante érudition sur sa toilette. Il est des Gens attentifs à saisir tout ce qui fait quelque bruit, pour tâcher d'en faire eux-mêmes: Mais

\* Mgr. le Duc d'Orléans.

cette Critique prématurée d'un Ouvrage à venir, ne fut lûë de personne. J'avais seul l'avantage d'en rire, quand le Journaliste de Trévoux m'attaqua d'une manière plus sérieuse. Il prétendit que la Morale d'ANACRÉON n'était pas Chrétienne. Il y avait de quoi rire plus que jamais, cependant je ne ris plus : tant la Religion me paraît respectable, jusques dans ses abus !

J'avouë qu'il serait difficile de justifier un Auteur Payen d'avoir fait il y a deux mille trois cens ans des Odes à la gloire de Bacchus. Je confesse avec le Journaliste, que ce Poëte paraît avoir beaucoup d'indifférence pour la vie future ; mais de son tems l'homme n'avait point encore imaginé de définir ce qui n'est ni coloré, ni palpable, ni étendu, ni figuré, ni sensible : en un mot, ce qui lui survit quand il est mort. Ces mystères restaient cachés dans la profondeur des décrets éternels, & l'aveuglement d'ANACRÉON

était alors celui de l'Univers. Jamais, d'ailleurs, ce Chantre des Plaisirs n'a dogmatifé comme Lucrèce. C'est un Poète charmant qui badine avec tous les Amours, avec toutes les Graces, & qui par là devait plus naturellement qu'un autre échapper à cet anathème.

Il était trop singulier, d'avoir à la fois pour un Livre qui n'existait pas, des démêlés avec une femme & un Jésuite. Je fus prêt à sacrifier mon Ouvrage, devenu célèbre malgré moi. Cette célébrité même, était l'écueil le plus dangereux que j'eusse à craindre. Un bon mot annoncé, n'en est plus un, & dans tous les genres, rien n'est plus pesant qu'une réputation précoce. Ces contradictions me servirent du moins à me défier de l'ardeur de paraître. Je revis ma Traduction avec des yeux sévères; je tâchai d'en diminuer les fautes; & tout le monde fait que ce second travail demande presque autant de soins

que la composition même. J'osai tenter sur quelques autres Poètes, ce que j'avais hasardé sur ANACRÉON; mais, sur-tout, j'étudiai le caractère des Traducteurs qui m'ont devancé; j'avais pour objet de découvrir & pourquoi le nombre des bonnes Traductions est si rare, & pourquoi un Poète tel qu'ANACRÉON avait toujours été si burlesquement défiguré dans notre Langue. Permettez-moi de vous soumettre là-dessus quelques-unes de mes idées.

Le mot connu: qu'un Traducteur ne doit jamais s'attendre à être traduit, est peut-être une des principales causes de la disette où nous sommes de bonnes Traductions. Aucun Écrivain de génie n'a voulu supporter un travail si pénible & qui promettait si peu de gloire. De cette espèce d'indifférence avec laquelle on a regardé les Traductions, le Vulgaire s'est hâté de conclure que c'était une entreprise facile, que les Grands Maî-



tres devaient abandonner à des mains subalternes. Toutes les Traductions faites dans un pareil préjugé ne pouvaient manquer de le confirmer ; mais ce préjugé n'est particulier qu'à notre Nation. Chez les Étrangers, les Annibal Caro , les Dryden , les Pope , les Addisson , avaient daigné traduire , & l'avaient fait avec le plus grand succès. Ce qui devait nous éclairer sur notre erreur, en fit adopter une nouvelle ; & c'est assez la marche de l'esprit humain. Ces exemples étrangers firent croire à beaucoup de Gens que le génie des autres Langues était plus favorable aux Traductions que celui de la nôtre. Cependant une infinité de morceaux d'Horace , de Juvénal & de Perse , si heureusement traduits par Despreaux , devaient au moins suspendre une pareille décision. Tandis qu'en Angleterre, où l'on n'avait pas nos préjugés, les Pope & les Dryden s'immortalisaient par des Traductions, c'étaient par-

mi nous des Boyer, des Longepierre, des Gacon, qui se chargeaient d'un travail si difficile; & sur leurs malheureuses tentatives, on accusait de stérilité la langue des Corneille & des Racine. Ainsi c'est à la fois par un préjugé, que nous manquons de Traducteurs, & c'est dans un autre préjugé qu'on s'est avisé de chercher la solution de ce problème, qui n'en était pas un.

Le pouvoir de bien traduire suppose la connaissance parfaite du génie de deux Langues, & peut-être n'est-il pas de connaissance plus rare, même parmi les Écrivains, que celle de sa Langue naturelle. On dit aujourd'hui que c'est à peine un mérite que celui de bien écrire. Cela devrait être vrai; je ne fais pourtant si l'on vit jamais de mélanges plus barbares de tous les styles, de tours plus irréguliers, de néologismes plus fréquens, de constructions plus vicieuses, d'abus de mots plus bisarres, que dans ce siècle



qui devrait être si policé. La Langue se corrompt tous les jours, au Théâtre, au Barreau, dans la Chaire & dans les Livres, & l'on se contente de semer confusément dans de vastes Archives de définitions, quelques articles de Grammaire faits par un vrai Philosophe, \* dont les idées méritaient d'être, & plus rassemblées, & plus universellement répandues.

Ce n'est point écrire correctement que de ne pas tomber dans des fautes absolument grossières. Il faut connaître le génie de chaque genre, & songer que presque tout ce qui convient à l'un, est par cela même incompatible avec l'autre. On ne doit point allier, ni dans sa tête, ni sur le papier, Archimède & Voiture, Térence & Platon, Rabelais & Pétrone. On est étonné des idées contradictoires que l'on entend associer tous les jours, & rien ne marque mieux que toutes les

\* M. Du Marfais.

limites des Arts sont confondus. S'il est permis de baisser un moment les yeux sur le Héros d'un genre fort au-dessous de celui de Scarron , je me souviens qu'on l'avait nommé dans quelques Brochures : l'*Anacréon des Halles*. C'étaient autant d'impertinences que de mots. Si par hasard il se trouvait dans les chansons grivoises d'un tel Écrivain , quelques idées , ou quelques expressions Anacréontiques , c'était précisément un défaut. Je ne me suis arrêté sur ce monstrueux assemblage de tous les styles , que parcequ'il n'est rien de plus commun dans la plûpart des Traducteurs. J'espère vous en donner quelques exemples qui prouveront que ces Remarques n'étaient point déplacées.

Mais ce n'est point assez de bien connaître le génie des Langues pour traduire , il faut encore être animé de l'esprit de son Original. Il faut que l'on puisse douter si le Traducteur n'eût pas

été lui-même capable de produire l'Ouvrage qu'il traduit. C'est ainsi que dans la sublime Apostrophe de Satan au Soleil , M. de Voltaire se rend au moins l'égal de Milton, dans ces beaux Vers, où toutes les richesses de la Poësie semblent déployées.



Toi, sur qui mon Tyran prodigua ses bienfaits,  
Soleil, Astre de feu, jour heureux que je hais,  
Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,

Toi, qui sembles le Dieu des Cieux qui t'environnent,

Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,  
Qui fais pâlir le front des Astres de la nuit,  
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,  
Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière !  
Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,  
Le Trône où tu t'assieds, s'abaissait devant moi.  
Je suis tombé ! l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

C'est ainsi que dans un genre inférieur, Horace est souvent traduit par Boileau, & Pope par M. l'Abbé du Resnel. Mais la plûpart des Traducteurs & des Commentateurs, ceux mêmes qui paraissent sentir avec le plus d'enthousiasme le mérite de leurs Originaux, ne sont pas ceux qui les connaissent le mieux. Personne n'ignore le zèle, l'emportement, l'espèce d'idolâtrie avec laquelle Madame Dacier soutint la querelle d'Homère contre M. de la Motte. Oserai-je le dire ? Ils ne l'entendaient ni l'un ni l'autre, & pour me servir des expressions d'un Livre\* que vous admirez, Madame Dacier avait pour ce grand Poëte une *estime sur parole*, plutôt qu'une *estime raisonnée & sentie*. Elle tenait à la Langue Grecque, par les difficultés qu'elle avait eûes à l'apprendre. Le préjugé de trente siècles d'admiration pour Homère, étonnait son imagination, & lui ôtait la

\* Le Livre de l'Esprit, Ouvrage sublime.

liberté d'avoir un jugement à elle. Si elle eût eu pour Homère une estime réfléchie, elle en eût apperçu les défauts comme les beautés. Le sentiment du beau n'est fondé que sur un esprit de comparaison, capable de distinguer habilement toutes les nuances du sublime au grand, & du grand au médiocre. Qui n'est qu'Entoufiaste est aveugle; mais j'ose dire plus: Si Madame Dacier eût été vivement affectée des grandes idées d'Homère, elle eût sçu les rendre. Elle n'en eût été frappée que par analogie, & cette conformité de ses idées avec celles du Poëte Grec, se ferait remarquer dans sa Traduction. Par la même raison, elle eût été incapable de bien traduire Plaute, Aristophane, ou tel autre Auteur dont le caractère suppose une conformation d'esprit toute différente de celle d'Homère; une manière de voir toute opposée, des qualités qui s'excluent. Mais il n'y aura donc aucune différence entre le Tra-



ducteur & son Modèle? Il y en aura toujours une bien considérable: le génie d'invention. Toutes ces réflexions demanderaient plus d'étendue; mais je ne fais qu'une Lettre, je parle à quelqu'un qui m'entend, & je vais développer ma pensée par un seul exemple.

Madame Dacier a traduit ANACRÉON, ainsi qu'HOMÈRE, & plusieurs autres Poètes Grecs, ou Latins. Voici comme elle a cru rendre l'Ode, si connue, des Souhairs:

„ La fille de Tantale fut autrefois changée en  
 „ Rocher sur les Montagnes de Phrygie; la fille  
 „ de Pandion fut métamorphosée en Hyrondelle;  
 „ mais moi, je voudrais devenir Miroir, afin  
 „ que vous me regardassiez souvent; je voudrais  
 „ être Habit, afin de vous toucher toujours,  
 „ Fontaine, afin de servir à laver votre beau  
 „ corps; Essence, afin de vous parfumer; que  
 „ ne suis-je l'écharpe qui soutient votre belle gor-

„ ge , ou fil de perle pour être autour de votre  
 „ cou , ou enfin un de vos souliers , pour être  
 „ au moins foulé de vos pieds.

Il est bien vraisemblable que Madame Dacier n'a vû dans son Original que ce qu'elle s'est efforcée de traduire. Mais que devient dans cette estampe grossière le coloris d'ANACRÉON ? Si elle n'appetcevait aucune des graces de son Original, que pouvait-elle admirer dans cette petite pièce ? Si elle les appercevait, pourquoi n'a-t-elle pas tâché d'en imiter quelques-unes ? Pourquoi ces mots qui ne peignent rien , à la place des expressions toutes pittoresques de l'Auteur Grec ? „ *Je voudrais devenir Miroir , afin que vous me regardassiez toujours . . . . être habit , afin de vous toucher toujours . . . . enfin , soulier , pour être au moins foulé de vos pieds.* „ C'est bien ici l'occasion d'appliquer ce qu'on a dit ailleurs : *La lettre tue , l'esprit vivifie.* Malheur à ces mains pesantes qui ne touchent des fleurs que pour les flétrir !



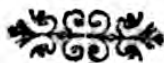
Concluons pourtant : Madame Dacier ne connaissait pas le génie d'ANACRÉON : Elle n'avait donc pour lui qu'une *estime sur parole* : Il est à son exemple, une infinité de Gens qui n'écrivent mal sur de certains objets, que faute d'en avoir l'idée ou le sentiment. Qui croirait que Chapelain fut sensible à la beauté, lorsqu'il imagine la définir avec de tels Vers :



On voit, hors des deux bouts de ses deux courtes  
manches,

Sortir à découvert deux mains longues & blan-  
ches,

Dont les doigts inégaux, quoique ronds & menus,  
Imitent l'embonpoint des bras ronds & char-  
nus, &c.



Cet homme assurément n'avait point de gra-  
cieux dans la tête. Perrault ne rendait Pindare ri-

dicule , que parcequ'il était incapable de suivre le génie dans ses écarts sublimes. Ces réflexions poussées plus loin termineraient peut-être la longue & inutile querelle entre les Anciens & les Modernes.

Tout mauvais Traducteur est exactement dans le cas de Madame Dacier. Pour le prouver, MONSIEUR, je vais faire passer un moment devant vous tous les Traducteurs connus d'ANACRÉON. Remi Belleau, fut un des premiers; mais sa Traduction Gauloise aurait elle même à présent besoin d'un Interprète.

Régnier Desmarets, dont le talent n'était pas de composer des Vers agréables, entreprit de la rajeunir. Jugez du caractère de ce Traducteur par quelques morceaux que je prends, au hasard, & qui ne méritent aucune remarque:

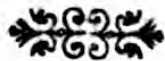
Quand j'ai bû tout du plus excellent,  
A voltiger, à danser je fais rage.

.....

Si tu ne m'échauffes dans peu ,  
Je te fais chauffer dans mon feu.

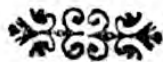
.....

Qu'elle ait le nez d'un blanc de lait épais, &c.



Lisez, MONSIEUR, tout est dans ce genre  
dégoûtant & trivial.

Je passe à la Fosse, Traducteur non moins fai-  
ble, mais plus correct. Voici quelques-uns de ses  
Vers:



Jadis sur la rive Troyenne,  
Ajax furieux, inhumain,  
Courait d'Hector tenant l'épée  
• Dans le vil sang des Bœufs trempée.

.....

Je ferais l'objet de mes vœux  
D'être l'heureux ruisseau qui lave tous vos char-  
mes, &c.

Comment un homme, tel que la Fosse, a-t-il pu traduire dans ce mauvais goût ? On connaît de lui la Tragédie de Manlius ; mais il y a loin d'une pièce de Théâtre à de la Poësie. „ Ces Pièces, „ dit M. de Voltaire, doivent être écrites dans „ un stile naturel, qui approche assez de celui „ de la conversation. „ C'est ainsi du moins que Manlius est écrit, quoiqu'avec assez d'élégance. Vous n'êtes pas surpris, M O N S I E U R, si je compte la vraie Poësie parmi les conditions nécessaires pour bien traduire ANACRÉON. Vous ne le confondez point avec nos insipides Chansonniers. Il est aussi Poète qu'Homère, plein d'invention, d'images, & même de tableaux. Il n'est pas une seule de ses Odes qui ne renferme une fiction ingénieuse, ou qui ne fournît à un Peintre un sujet gracieux. La Naissance de Vénus ; celle de la Rose, l'Amour mouillé, &c. sont autant de petits Poèmes accomplis dans leur genre.

ANACRÉON

ANACRÉON, avec un caractère à peu près semblable à celui de Chaulieu, est infiniment plus correct que ce Poète. Celui-ci pourtant était peut-être le seul qui put nous rendre tous les charmes de l'Auteur Grec. Pour nos Chansonniers, leur talent ( si c'en est un ) ne consiste guère qu'à dérober à l'Amour, son carquois; à Vénus, sa ceinture; aux Graces, leur sourire, pour en gratifier l'Héroïne qui leur plaît. On est étonné de voir des volumes entiers remplis de ces gentilleses. D'ailleurs, nulle invention, nul intérêt, nul génie. S'ils empruntent d'ANACRÉON quelque parure, ce sont des Esclaves sous les habits de leur Maître.

Vous n'auriez pas encore l'idée du Ridicule, porté à son comble, si je n'ajoutais, MONSIEUR, à tant d'exemples révoltans, quelques passages de Longepierre. Sa Tragédie de Médée n'est pas sans mérite, & ses Traductions sont peut-être ce que

j'ai vû de plus misérable : Rien ne prouve mieux combien les limites des Arts sont séparées. Vous connaissez le fameux tableau de Vénus sortant de l'Onde ; en retrouverez-vous quelques traits dans cette peinture grossière ?



De gros Poissons joyeux une troupe nombreuse,  
 Sur les eaux qu'elle quitte adroite à voltiger,  
 Jouë autour de Vénus qui paraît en sourire,  
 Afin qu'avec le plaisir de nager,  
 Elle ait encor celui de rire.



Ailleurs, il fait dire à ANACRÉON :



Je crois que ce Taureau d'un agrément extrême,  
 Que nous voyons, ma Belle, est Jupiter lui-même.



Mais rien n'approche du galimatias barbare  
 qu'il prête à Sapho dans l'Hymne à Vénus. Ce trait



pourra vous réjouir, MONSIEUR: C'est Sapho  
qui parle à la Déesse.



Sur un char éclatant vous étiez lors portée,  
Que de vites moineaux d'une grace enchantée,  
Par le milieu des airs avec rapidité  
Emportaient sans obstacle, & d'une aîle agitée;  
Fendant avec ardeur la route présentée,  
Pour amener ici du Ciel pour moi quitté  
Leur Maîtresse invitée.



Que devait-on penser des Poètes Grecs ainsi  
défigurés? C'étaient précisément les Graces mé-  
tamorphosées en Harpies.

Je me hâte de finir, MONSIEUR, par un  
Traducteur plus connu, mais qui n'est guère  
plus estimable que Longepierre. Gacon don-  
na en 1712. une édition d'ANACRÉON, avec  
une Traduction en Vers Français. Ce Livre dût



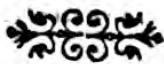
quelque célébrité à des circonstances que l'Auteur ne pouvait prévoir, & qui ne prouvent en aucune façon le mérite de l'Ouvrage. Cet Écrivain, déjà connu par de mauvaises Satyres, avait grossi son volume d'une critique amère contre tous les Traducteurs qui l'avaient précédé, & dont la plupart vivaient encore. Son Manuscrit fit du bruit; les Parties intéressées, allarmées du ridicule qui les menaçait, prêtèrent à cette Critique les couleurs d'un Libelle, & lui en firent défendre l'impression. Cet incident excita la curiosité du Public, & Gacon n'en devint que plus jaloux de paraître. Il se retira en Hollande, où il fit imprimer sa Traduction, à laquelle il joignit une prétendue Histoire du Poëte Grec, espèce de Roman polémique, qui, selon lui, devait foudroyer tous ses ennemis. Ce n'était pourtant qu'une revûe sans art & très-fastidieuse des fautes grossières de Régnier, de la Fosse, de Longepierre, & de

quelques autres Traducteurs d'ANACRÉON. Tout l'artifice de Gacon est de comparer sans cesse les morceaux les plus faibles de ces Auteurs, avec les endroits de son Ouvrage qu'il a travaillés avec le plus de soin. Mais ce qu'il y a de plus humiliant pour cet orgueilleux Censeur, c'est qu'il est le plus souvent au-dessous des Auteurs mêmes qu'il dégrade. Je ne vous en rapporterai qu'un exemple, & ce sera cette même Ode des souhaits dont je vous ai déjà cité la Traduction par Madame Dacier, & qui est une des plus ingénieuses pièces d'ANACRÉON.



Si nous étions encor dans ces siècles fameux,  
 Où les Dieux changeaient tant de choses  
 Par d'étranges métamorphoses  
 Voici, charmante Iris, quels seraient tous mes vœux:  
 Je voudrais être l'Onde pure  
 Où tu viens baigner ton beau corps;

Et je ferais tous mes efforts  
 Pour être tes parfums, tes rubans, ta coëffure,  
 Je voudrais être aussi ton habit, ton colier,  
 Tes gans, ton mouchoir, ta jartière;  
 Pour te posséder toute entière,  
 Je voudrais même encor devenir ton soulier.



Ce serait insulter aux Gens de goût que de ha-  
 farder un seul mot pour leur faire remarquer com-  
 bien de fautes monstrueuses sont renfermées dans  
 ces douze lignes. Mais qui croirait que Gacon  
 se fait un trophée de cette Traduction ridicule ?  
 C'est pourtant ce qu'il s'est permis avec ce faste,  
 & cette présomption, partage ordinaire des es-  
 prits bornés. „ *Ce petit Ouvrage, dit-il, ne de-*  
 „ *meura guère à être divulgué. Aphrodisee sur-*  
 „ *tout, le trouva si galant & si passionné, qu'elle té-*  
 „ *moigna une espèce de jalousie de ce qu'il avait été*  
 „ *fait pour un autre que pour elle, &c.*

ANACRÉON ne pouvait guère être mieux traité par un Auteur qui avait fait dire à Théocrite :



Une barque, des rets, du crin, & de l'osier,  
 Quelques habits de peau fesaient tout leur bagage ;  
 L'algue & le jonc marin composaient leur chevet.  
 Sans marmite, ni croc, du pain bis, de l'eau pure.  
 Et quelque poisson sec fesaient leur nourriture.



Ce n'était point à Gacon de s'exercer sur un Poète enjoué, délicat, tendre sans emportement, voluptueux sans excès, & dont le caractère annonce par-tout ( si l'on peut transporter cette expression Française au siècle où il vivait ) l'homme de bonne compagnie. C'est l'assemblage rare de toutes ces qualités qui l'a rendu si difficile à traduire. Il fallait au moins un esprit qui en eût le germe, pour se flatter d'y réussir.

Vous avez pû remarquer jusqu'ici, **MONSIEUR,** les défauts communs à toutes ces Traductions. L'un des plus considérables, c'est ce bizarre alliage de différens styles, d'expressions qui se repoussent, d'idées gracieuses & de tours burlesques. Il paraît qu'il en coûte plus qu'on ne pense pour se garantir de cette vicieuse confusion. La Fontaine, lui-même, dans une Ode que je n'ai pas osé traduire après lui, & qui est d'ailleurs un chef-d'œuvre de délicatesse, est tombé dans ce défaut. C'est celle qui a pour titre : **L'Amour mouillé.** On est fâché d'y trouver ces Vers :

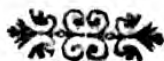


Ma couïardise est extrême

D'avoir eu le moindre effroi :

Que serait-ce si chez moi

J'avais reçu Polyphème ?



**ANACRÉON** avait trop de goût pour assem-

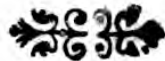
bler deux idées aussi disparates que celles d'un enfant plein de charmes, & d'un Cyclope. Ces deux objets s'excluent nécessairement d'un même tableau. Il n'eût pas employé non-plus dans un sujet tout gracieux, un mot aussi peu convenable que celui de *coïardise*. Je ne remarque ce défaut de la Fontaine, qu'en avouant que je n'ai pas osé lutter avec lui dans cette Traduction; mais j'ai dû le remarquer, parceque les fautes d'un grand homme sont des instructions.

Ce mélange barbare que vous avez observé comme moi dans cette foule de Traducteurs, prouve qu'aucun d'eux n'a connu le véritable esprit d'ANACRÉON. Aucun n'a sçu remplacer par des équivalents les idées qui sont absolument étrangères à notre Langue. Dans l'Ode du Portait de Bathylle, Longepierre a dit de bonne foi :





Donne lui l'estomac & les mains de Mercure,  
Les cuisses de Pollux, le ventre de Bacchus, &c.



Il n'a pas compris que ce qui était dans ANACRÉON l'éloge de quelques Artistes fameux, dont les Statuës savantes étaient devenuës les modèles de la belle nature, ne pouvait réveiller chez nous aucune espèce de sentiment. Nous n'avons plus les mêmes objets de comparaison, & quand ils nous resteraient, rien ne justifierait Longepierre de la bassesse & de l'impropriété des termes.

Enfin, MONSIEUR, tous ces Traducteurs ont négligé de conserver le Rythme élégant & facile d'ANACRÉON. Ils ont assujetti, selon leurs besoins, des idées lyriques à la marche grave & pesante de vos Vers Alexandrins. Cette faute seule était un attentat contre le goût.



Autant que mes talens ont pu me le permettre, j'ai tâché d'éviter toutes ces fautes. J'ai cru qu'il suffisait d'être fidèle sans être servile; j'ai suivi la mesure, & , si j'ose le dire, la mélodie d'ANACRÉON. Souvent je l'ai rendu Vers pour Vers, & je n'ai jamais quitté la Lettre, que pour me rapprocher de l'Esprit. J'ai fait usage de ce qui pouvait, dans notre Langue, servir d'équivalent aux graces qu'il a tirées de l'harmonie de la sienne. J'ai employé les rimes redoublées qui donnent tant de facilité à la Poësie, lorsqu'on n'en fait pas un abus comme Chapelle. Mais qu'il y a loin d'éviter quelques défauts à la perfection dont cet Ouvrage pouvait être susceptible. Vous jugerez du moins, MONSIEUR, que je n'ignorais aucune des Loix que mon travail m'imposait. Si l'on me juge d'après les Traducteurs dont je vous ai parlé, je crois mériter quelques éloges. Si on me compare à mes Modèles, je n'espère que de l'indulgence.

F I N.

---

## A P P R O B A T I O N .

J' Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, la Traduction en Vers François des Odes d' *Anacréon*, des Poësies de *Sapho*, *Moschus*, *Bion* & *Tyrthée*, & de la Vie de ces différens Auteurs en Prose, avec la Traduction d'Extraits de l'Anthologie; & je n'y ai rien trouvé qui ne doive en favoriser l'impression.

NANCY, le 14. Octobre 1758.

T H I B A U L T.

---

## P E R M I S S I O N .

VU l'Apptobation ci-dessus. Permis d'imprimer. LA MALGRANGE, ce 8. Décembre 1758.

L A G A L A I Z I E R E.

5  
12  
11  
10  
9  
8

10

11

12

13

